

## Noël au journal Spirou

Deux hebdomadaires étaient coude à coude en terme de qualité et du nombre des abonnés : Spirou et Tintin. Ces deux titres eurent leur âge d'or en même temps, fin des années quarante, années cinquante en plein. On voit naître en ces quelque quinze ans toute une série de héros dont beaucoup, pas loin de trois quarts de siècles plus tard, tiennent encore la route et offrent à leur auteurs et éditeurs des chiffres de vente à faire pâlir même les auteurs d'une littérature plus classique ayant passé par des prix Goncourt ou autres.

La revanche de la BD si longtemps décriée, tellement mise au banc des accusés qui pervertissent la saine jeunesse de l'époque. On exagère un peu, puisqu'il est certain que nombre d'adultes lisait de même que leurs enfants ces merveilleuses publications. Allons donc, personne n'aurait été considéré comme intelligent en boudant Lucky Luke, Spirou, Buck Danny, les Castors, Timour, et tant d'autres qui allaient tous ensemble faire une si brillante carrière.

Etant concurrents, ces deux journaux rivalisaient d'imagination pour présenter à Noël, au Nouvel-An ou à Pâques, des numéros spéciaux capables de rallier tous leurs lecteurs de par la qualité de ces publications sortant du cadre ordinaire.

Nous avons choisi de vous faire découvrir ici les spéciaux Noël des Editions Dupuis où, grâce surtout à un dessinateur exceptionnel, Franquin, ces publications furent souvent de vrais merveilles d'édition. A collectionner d'urgence pendant qu'il est encore temps !



Charles Dupuis, le grand manitou du journal Spirou.



Noël 1944.

le journal de

# SPIROU

Champion de la Bonne Humeur

Numéro Spécial de Noël - 20 Pages : 3 frs



Les Américains, les Russes, la France, l'Angleterre ont délivré la France et la Belgique du joug nazi. Le drapeau allemand n'a pas été oublié. Preuve d'une réconciliation possible. Dessin de maître Jijé.





# Vaici Noël

Voici Noël, amis et amies... Noël, la plus douce, la plus consolante des fêtes chrétiennes, celle qui nous apporte un divin message de paix. Acceptons ce message, même et surtout en ce Noël de guerre, le dernier, vous verrez. Sans doute, les circonstances ne se prêtent guère aux réjouissances ; il fait froid dans bien des foyers de chez nous, mais nous n'en célébrerons la Noël qu'avec plus de ferveur et de recueillement, en pensant aux soldats qui, sur tous les fronts, se sentiront plus seuls, plus privés du réconfort de la famille : pour eux aussi, ce sera sans doute le dernier Noël de guerre, mais combien d'entre eux seront tombés lorsque nous fêterons le premier Noël de paix ?

N'oublions donc pas, au pied de la Crèche, que s'ils exposent ainsi leur vie, c'est pour nous, afin de forcer la victoire et nous donner des « matins qui chantent ». Ils courent à chaque pas de grands dangers, et de plus, ils souffrent du froid, de l'humidité, de la boue, et Dieu sait s'il a plu en ces derniers mois.

Pied Léger le Navajo 8.920 l'a remarqué, et il me demande si l'artillerie n'exerce pas une influence sur le temps. On l'a déjà prétendu pendant l'autre guerre mondiale, et il est à remarquer que dans certaines régions viticoles, on tire à blanc quand des nuages annoncent l'orage ; la déflagration sert à les crever avant qu'ils soient au-dessus des vignes, afin de préserver celles-ci de la grêle.

Il ne serait donc pas absurde d'attribuer une influence humide au tir des canons, qui serait ainsi encore doublement l'ennemi des combattants. Ceux-ci se consolent en fumant une cigarette, et Petit Castor 3.309 — encore un vieux de la veille — est intrigué par l'odeur si particulière du tabac anglais. Cet arôme est dû à sa provenance, de la Virginie, et aussi à sa préparation ; c'est un tabac saucé. Le mot « medium », qui se lit parfois sur les paquets, signifie « moyen » et désigne un tabac qui n'est ni fort ni léger.

Les soldats fument beaucoup, et Fantasio pourrait compter la quantité de points rouges pour te dire, Jean 2826, comment on calcule le nombre de soldats sur un front. Cela varie, naturellement, selon l'importance et l'activité du secteur, surtout quand il s'agit de guerre de position, c'est-à-dire de tranchées, et Alain 14893 me rappelle une bonne histoire à ce sujet : Le sergent secoue un soldat qu'il avait chargé de porter des sacs de terre pour renforcer la tranchée. Le soldat proteste, disant qu'il a bien accompli la corvée, et montre du doigt l'endroit où il a posé ses sacs : « Malheureux, s'écrie le sergent, c'est une tranchée boche ! » — « Ah ? Il me semblait bien, répond le soldat sans s'émouvoir, qu'ils parlaient un drôle d'anglais là-dedans ! »

Bien entendu, c'est là une plaisanterie, et les histoires de guerre ne sont pas en général d'aimables contes de Noël. Le prochain numéro du « Moustique » en contiendra cependant une vraie, qui est si belle que je voudrais vous la dire en deux mots : devant Metz, un fantassin américain avait été blessé à la gorge, et la trachée-artère étant coupée ou écrasée, il allait mourir par asphyxie entre les lignes. Un brancardier a rampé jusqu'à lui, et voyant ce qui lui était arrivé, lui fit dans la gorge une incision de cinq centimètres pour atteindre la trachée-artère plus bas que la plaie, puis coupa les deux bouts du porte-plume réservoir du blessé et en fit un tube permettant à l'air d'arriver aux poumons, ce qui sauva le soldat.

Voilà un bel exemple de courage, de décision et de dévouement. Opérer ainsi sans trembler, alors que les obus et les balles passent au-dessus de votre tête, c'est un acte d'héroïsme, et ce brancardier américain a observé sans le savoir notre Code d'honneur. Le danger était si grand, tellement la bataille était violente, qu'on envoya un tank pour emmener le blessé à l'arrière ; il était revenu à lui et il tenait lui-même le tube sauveur.

« Que pensez-vous de cette histoire ? » ai-je demandé à Fantasio. Notre étourdi a répondu sans hésiter : « Je ne voudrais pas être à la place du brancardier ; le soldat va sûrement lui réclamer un nouveau stylo. »

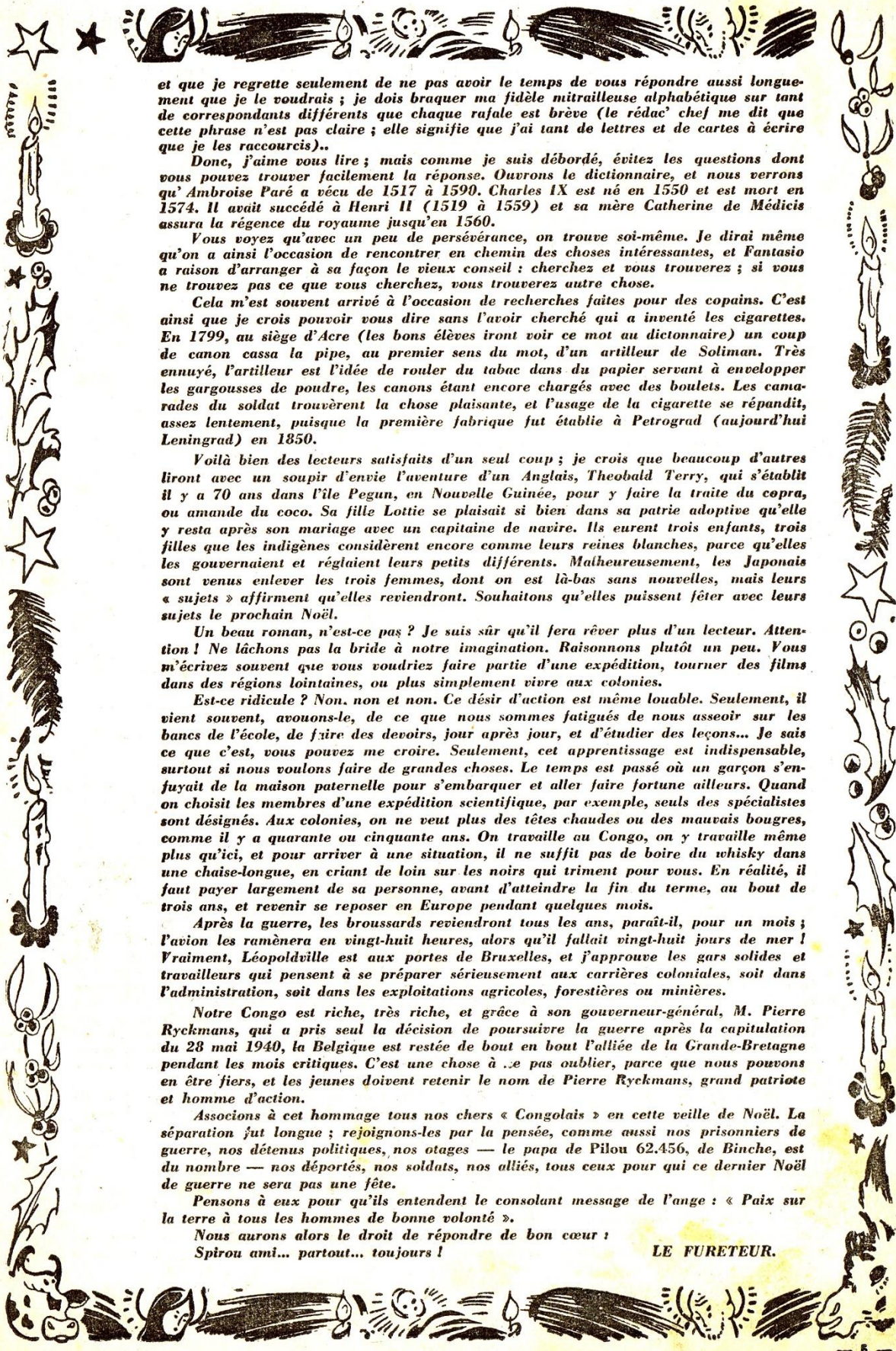
Il faut être Fantasio pour imaginer une aussi noire ingratitude. Elle serait odieuse, tandis que vous trouverez amusante l'anecdote du commissionnaire à qui un client avait donné une carte d'invitation pour le théâtre. Le lendemain, le brave homme sonnait de grand matin à la porte de son client :

- Eh bien ! demanda celui-ci, vous vous êtes bien amusé ?
- Très bien ; vous me devez vingt et un francs !
- Vingt et un francs ? Et pourquoi ?
- Dame ! ça a duré trois heures, à sept francs, d'après le tarif, et je ne vous ai pas compté les deux voyages !

Ce n'est plus de l'ingratitude, cela ; c'est de la naïveté, tout simplement. Ne rions pas trop vite de la candeur de cet ingénu ; il nous arrive souvent de ne pas réfléchir. Hé ! hé ! ne dites pas trop vite que vous échappez à ce travers ; ainsi, Nounouche 14.225 se donne le mal de m'écrire pour me demander si le célèbre médecin Ambroise Paré a vécu sous le règne de Charles IX.

Répetons tout d'abord que je suis toujours enchanté de recevoir de vos nouvelles,





et que je regrette seulement de ne pas avoir le temps de vous répondre aussi longuement que je le voudrais ; je dois braquer ma fidèle mitrailleuse alphabétique sur tant de correspondants différents que chaque rafale est brève (le rédac' chef me dit que cette phrase n'est pas claire ; elle signifie que j'ai tant de lettres et de cartes à écrire que je les raccourcis)..

Donc, j'aime vous lire ; mais comme je suis débordé, évitez les questions dont vous pouvez trouver facilement la réponse. Ouvrons le dictionnaire, et nous verrons qu' Ambroise Paré a vécu de 1517 à 1590. Charles IX est né en 1550 et est mort en 1574. Il avait succédé à Henri II (1519 à 1559) et sa mère Catherine de Médicis assura la régence du royaume jusqu'en 1560.

Vous voyez qu'avec un peu de persévérance, on trouve soi-même. Je dirai même qu'on a ainsi l'occasion de rencontrer en chemin des choses intéressantes, et Fantasio a raison d'arranger à sa façon le vieux conseil : cherchez et vous trouverez ; si vous ne trouvez pas ce que vous cherchez, vous trouverez autre chose.

Cela m'est souvent arrivé à l'occasion de recherches faites pour des copains. C'est ainsi que je crois pouvoir vous dire sans l'avoir cherché qui a inventé les cigarettes. En 1799, au siège d'Acre (les bons élèves iront voir ce mot au dictionnaire) un coup de canon cassa la pipe, au premier sens du mot, d'un artilleur de Soliman. Très ennuyé, l'artilleur est l'idée de rouler du tabac dans du papier servant à envelopper les gargousses de poudre, les canons étant encore chargés avec des boulets. Les camarades du soldat trouvèrent la chose plaisante, et l'usage de la cigarette se répandit, assez lentement, puisque la première fabrique fut établie à Petrograd (aujourd'hui Leningrad) en 1850.

Voilà bien des lecteurs satisfaits d'un seul coup ; je crois que beaucoup d'autres liront avec un soupir d'envie l'aventure d'un Anglais, Theobald Terry, qui s'établit il y a 70 ans dans l'île Pegun, en Nouvelle Guinée, pour y faire la traite du copra, ou amande du coco. Sa fille Lottie se plaisait si bien dans sa patrie adoptive qu'elle y resta après son mariage avec un capitaine de navire. Ils eurent trois enfants, trois filles que les indigènes considéraient encore comme leurs reines blanches, parce qu'elles les gouvernaient et réglaient leurs petits différends. Malheureusement, les Japonais sont venus enlever les trois femmes, dont on est là-bas sans nouvelles, mais leurs « sujets » affirment qu'elles reviendront. Souhaitons qu'elles puissent fêter avec leurs sujets le prochain Noël.

Un beau roman, n'est-ce pas ? Je suis sûr qu'il fera rêver plus d'un lecteur. Attention ! Ne lâchons pas la bride à notre imagination. Raisonçons plutôt un peu. Vous m'écrivez souvent que vous voudriez faire partie d'une expédition, tourner des films dans des régions lointaines, ou plus simplement vivre aux colonies.

Est-ce ridicule ? Non, non et non. Ce désir d'action est même louable. Seulement, il vient souvent, avouons-le, de ce que nous sommes fatigués de nous asseoir sur les bancs de l'école, de faire des devoirs, jour après jour, et d'étudier des leçons... Je sais ce que c'est, vous pouvez me croire. Seulement, cet apprentissage est indispensable, surtout si nous voulons faire de grandes choses. Le temps est passé où un garçon s'enfuyait de la maison paternelle pour s'embarquer et aller faire fortune ailleurs. Quand on choisit les membres d'une expédition scientifique, par exemple, seuls des spécialistes sont désignés. Aux colonies, on ne veut plus des têtes chaudes ou des mauvais bougres, comme il y a quarante ou cinquante ans. On travaille au Congo, on y travaille même plus qu'ici, et pour arriver à une situation, il ne suffit pas de boire du whisky dans une chaise-longue, en criant de loin sur les noirs qui triment pour vous. En réalité, il faut payer largement de sa personne, avant d'atteindre la fin du terme, au bout de trois ans, et revenir se reposer en Europe pendant quelques mois.

Après la guerre, les broussards reviendront tous les ans, paraît-il, pour un mois ; l'avion les ramènera en vingt-huit heures, alors qu'il fallait vingt-huit jours de mer ! Vraiment, Léopoldville est aux portes de Bruxelles, et j'approuve les gars solides et travailleurs qui pensent à se préparer sérieusement aux carrières coloniales, soit dans l'administration, soit dans les exploitations agricoles, forestières ou minières.

Notre Congo est riche, très riche, et grâce à son gouverneur-général, M. Pierre Ryckmans, qui a pris seul la décision de poursuivre la guerre après la capitulation du 28 mai 1940, la Belgique est restée de bout en bout l'alliée de la Grande-Bretagne pendant les mois critiques. C'est une chose à ne pas oublier, parce que nous pouvons en être fiers, et les jeunes doivent retenir le nom de Pierre Ryckmans, grand patriote et homme d'action.

Associons à cet hommage tous nos chers « Congolais » en cette veille de Noël. La séparation fut longue ; rejoignons-les par la pensée, comme aussi nos prisonniers de guerre, nos détenus politiques, nos otages — le papa de Pilou 62.456, de Binche, est du nombre — nos déportés, nos soldats, nos alliés, tous ceux pour qui ce dernier Noël de guerre ne sera pas une fête.

Pensons à eux pour qu'ils entendent le consolant message de l'ange : « Paix sur la terre à tous les hommes de bonne volonté ».

Nous aurons alors le droit de répondre de bon cœur :  
Spirou ami... partout... toujours !

LE FURETEUR.





# SPIROU

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

12<sup>e</sup> ANNEE. — N<sup>o</sup> 610. — 22 DECEMBRE 1949. — 24 PAGES.







No du 22 décembre 1949. On connaît l'histoire, Franquin, fut poussé par Charles Dupuis d'intégrer une scène de Noël dans une aventure de Spirou en cours. Ce qu'il devait plus tard regretter en ne publiant pas ces deux planches dans l'album original de cette aventure. On ne l'y reprendrait plus ! Il faut dire qu'un sapin de Noël au milieu de l'Afrique, c'est plutôt incongru !





# Le sapin de

Conte de Noël, par Albre

Depuis plusieurs jours, Michel sentait que cela viendrait, et il tremblait comme avant les examens. Et voilà, ce midi, les paroles tant redoutées avaient été dites : Tient-Bon, son vaillant petit sapin, était condamné à mort.

Papa avait d'abord tousoté, ce qui annonçait que des choses importantes allaient être dites. Puis, il avait marmotté que les enfants pourraient bien se passer d'un arbre de Noël cette année-ci. « Ils n'ont plus cinq ans, et les affaires vont mal », avait-il ajouté sur un ton qui ne permettait pas la discussion.

Michel avait failli bondir de joie, parce que ces paroles effaçaient la menace pesant sur la tête graciale de Tient-Bon. Mais Hubert était si désolé qu'il en oublia de reprendre du chou rouge, dont il était friand. Et son regard glissa vers la fenêtre. Au travers des petits rideaux de tulle, on voyait le jardin, où Tient-Bon s'efforçait de pousser sa tête au ras du mur. Hubert ne dit pas un mot, mais il soupira. Michel gardait les yeux sur son assiette. Comme au jeu des « objets cachés », il craignait que son regard ne trahisse sa crainte... Car il devenait bien la pensée de son frère.

Mais, peu à peu, Michel fut envahi d'un remords lancinant. Tient-Bon n'était qu'un arbre, après tout, tandis que Hubert était son frère et son ami, et il aurait fait n'importe quoi pour lui faire plaisir. N'importe quoi ? Oui... Sauf immoler Tient-Bon.

Car Tient-Bon n'était pas un arbre comme les autres. C'était presque un petit frère pour la vie duquel il avait lutté, livrant une guerre sans merci aux mauvaises herbes, aux puceons, à la sécheresse... Un petit frère à qui il devait aide et protection.

Il l'avait trouvé quatre ans plus tôt parmi les débris de la savonnerie. Il n'avait que six rameaux, six lamentables petits rameaux roux et croqués, d'où la vie semblait enfeule depuis longtemps. Et cette tête, si gracieuse maintenant, n'était alors qu'une pauvre chose froissée, bounne tout au plus à donner trois étincelles dans un feu de fagots. Michel avait eu pitié du pauvre avorton, et papa avait ri en lui donnant l'autorisation de le planter dans un coin du jardin, où ne venaient guère pousser que de viciennes orties.

Michel avait ramené du bois un grand seau de terre légère et en avait enrobé les fines radicelles. Chaque jour, matin, midi et soir, il venait l'arroser généreusement, avant même de songer à ses propres repas. Il avait lui-même construit une petite palissade de bois pour le protéger des pieds malsadroits des hommes. Malgré tant de soins attentifs, les pauvres aiguilles rousses restaient rousses, et

lorsque Michel les caressait doucement, il les sentait rêches et cassantes sous ses doigts. Ça lui donnait envie de pleurer, comme à la mort du chat Pussyy... ou comme le jour où l'on avait dû se défaire de Turc, le vieux chien qui était devenu aveugle et salissait toute la maison.

Michel avait essayé de tout. Un jour, même, après avoir lu l'histoire de Jésus et de saint Jean, qui faisaient des petits oiseaux en argile, il avait essayé de souffler sur les aiguilles de sapin, dans l'espoir de leur rendre la vie. Hélas ! sans succès.

Mais il ne voulait pas désespérer. Et malgré les échecs, malgré les sourires de son père, qui le plaisantait sur son acharnement à soigner ce « vieux plumbeau roussi », Michel avait persévéré. Et, un beau matin... miracle ! Au bout de cette branche, un peu de jaune ! Une petite tache de rien du tout, mais qui était douce et duveteuse sous le doigt de Michel.

D'abord, il n'avait pas voulu y croire, et, à midi, il lui parut qu'il avait mal regardé le matin. Mais le lendemain, il n'y avait plus de doute possible : la branche vivait !

Et Michel s'était précipité dans la maison, fou de joie, hurlant à la cantonnade que Tient-Bon était sorti de son long sommeil. Déarrant de bonheur, il avait donné toutes ses billes à Hubert. A maman, qui demandait : « Tient-Bon, qu'est-ce que c'est ? », il avait déclaré dans un grand sourire :

— Tient-Bon ? Mais c'est mon petit sapin !

Il faut avouer que jamais petit sapin n'avait si bien porté son nom.

Des mois s'étaient encore écoulés avant que Tient-Bon soit devenu un beau et solide brin d'arbre. Mais peu à peu il s'était replumé, et il paraissait si joyeux, si cocasse, si content de vivre, que c'était une joie de le contempler. Lorsqu'on fermait à demi les paupières, on eût même dit qu'il avait un visage et qu'il faisait des clins d'œil, comme ça, pour faire une farce.

Une fois encore, il faillit mourir, lorsque Michel lui administra une ration trop généreuse de nitrates. Car les petits sapins non plus ne peuvent être gavés de bonnes choses. Mais lorsqu'il eut surmonté cette nouvelle épreuve, Michel l'aima plus fort qu'auparavant, et il en était aussi fier que le papa d'un beau petit gars qui pousse bien...

Et maintenant, il faudrait... Non, c'était impossible ! Tout son être se révoltait à l'idée que l'aïeul tranchant pourrait mordre dans le tronc maigre de Tient-Bon, faire voler ses copeaux comme des gouttes de sang... Rien que d'y penser, Michel sentait la douleur dans son propre corps.

Et pourtant... serait-ce un vrai

Noël pour Hubert sans la chaude verdure d'un sapin, sans l'éclat des petites lumières rouges, jaunes, bleues dans la pénombre de la salle à manger ?... Un Noël sans arbre de Noël, c'est presque aussi grave qu'un Noël sans messe de minuit, sans les voix amicales qui se saluent bien haut dans la nuit, sans la crèche tièdement éclairée dans l'église...

Déjà, les mots se pressaient à ses lèvres : « Ecoute, papa... nous en avons un, de sapin... » Ces mots, il les repoussa dans sa gorge qui lui faisait mal, mais ils voulaient remonter encore... Noël, n'était-ce pas la fête de la paix, la fête d'un sacrifice suprême qui apporte la paix aux hommes de bonne volonté ?

Ah ! si cela avait été un petit arbre ordinaire, il aurait accepté le sacrifice de grand cœur. Mais voilà... N'était-ce pas l'occasion ou jamais de faire une action vraiment généreuse ?

Et de nouveau les mots étaient sur ses lèvres... Mais, à ce moment, Hubert suggéra :

— Papa, ne pourrions-nous pas prendre Tient-Bon ?

Michel se redressa brusquement et cria :

— Non, papa, non ! Pas Tient-Bon, pas Tient-Bon !

Le visage soucieux, papa regarda son assiette. Puis, il déclara :

— Non, mes enfants, nous ne toucherons pas à Tient-Bon... à moins que vous-mêmes n'en décidiez autrement.

C'est cela qui est affreux ! Pendant deux jours, Michel dut lutter contre lui-même, et pendant deux jours il se sentit sur le point d'accepter... Mais toujours, au moment de parler, le courage lui manquait... Il était navré cependant de voir son frère lui battre froid, car Hubert était vraiment fâché. Il avait même refusé de faire des nœuds souts avec lui, et pourtant, c'était la son passe-temps favori ! Le soir du second jour, Hubert disparut mystérieusement après être rentré de l'école, et on ne le revit plus avant l'obscurité complète. Et même, ce soir-là, ils demeurèrent tous deux silencieux dans leurs lits. Ils avaient pourtant des tas de choses à dire...

Soudain, Michel sentit la main de son frère chercher la sienne.

— Tu dors, Michel ?

— Non !

Tu es encore fâché contre moi ?

— Mais non, c'est toi qui es fâché contre moi, Hubert ?

— Non, je ne suis plus fâché maintenant... Et tout ça, c'est de ma faute...

— Non, c'est de la mienne. Mais, tu comprends, j'aimais Tient-Bon !

Non, non, c'est de ma faute. D'ailleurs, il n'y en a plus besoin, maintenant...

Et il raconta où il avait été, ce soir-même. Il avait proposé son aide au boucher, et son offre avait été acceptée avec joie, car il y avait beaucoup de travail à cause des fêtes. Et à la fin de la semaine, Hubert aurait gagné quinze francs et peut-être davantage, car le dernier jour il pourrait y aller dès le matin. Avec cet argent, il voulait offrir quelque chose à papa et à maman... Et acheterait autre chose aussi, mais il ne voulait pas dire quoi...

Et en tous cas, pas un arbre de Noël, parce qu'on pouvait bien s'en passer. Et il était content, très content...

Après cet aveu, les deux garçons gardèrent le silence quelques instants. Puis, Michel parla :

— Un arbre de Noël, c'est tout de même j'oi, Hubert ?

— Oui, mais pas tant que cela. Nous avons encore la crèche de l'an passé. C'est le plus important, pas vrai ?

— Oui, mais un arbre de Noël ET une crèche, c'est encore bien plus beau !

De nouveau, le silence, que Michel interrompit :

— Nous prendrons Tient-Bon, Hubert.

— Nous le prendrons. Un arbre, ce n'est qu'un arbre après tout... Tandis que Noël...

— Oui, c'est vrai ce que tu dis.

— Nous le prendrons donc (il avait maintenant surmonté son indécision), mais c'est toi qui le couperas pendant que j'irai me promener, et tu le garniras... Il doit être plus beau encore que dans le jardin... Donne-moi la main.

Leurs mains se serrèrent vigoureusement.

— Dors bien, Hubert.

— Dors bien, Michel... Mais tu ne devrais pas faire cela pour moi.

— Ce n'est pas seulement pour toi... C'est aussi pour... pour... parce que c'est Noël !





# Michel

recht RAM

Le soir de Noël, Michel travailla au patronage jusqu'à six heures, pour préparer la grande fête. Puis, il prit le chemin de la maison. Le ciel était doux et lumineux, merveilleusement pur. La vitrine de la boulangerie jetait une lumière rouge sur les tilleuls devant l'église. Des voix sonnaient, joyeuses, derrière les murs d'une maison, et une femme, qui portait un volumineux paquet sous le bras, saluait d'un sourire le père Félix, qui était là, debout sur le seuil de sa porte, sa bouffarde entre les dents...

Et pourtant, Michel se sentait en dehors de toute cette gaieté. Il ressentait, non pas du chagrin, mais comme le reflet d'une douleur, comme le vague souvenir d'une petite sœur qui serait morte depuis longtemps.

Pauvre Tient-Bon ! L'irréparable était accompli, maintenant. Toute l'après-midi, il avait pensé à la hache qui peut-être, à cette seconde même, commençait sa besogne, et il en avait senti des frissons de douleur.

Résolument, il repoussa ces sombres pensées et prit le pas de course. Allons, allons, un arbre c'est un arbre, et il pourra toujours en planter un nouveau... Evidemment, ce ne serait plus jamais Tient-Bon...

Mais quoi... Tiens, de la lumière dans le jardin de M. Goethals?... Mais non, c'était dans leur jardin à eux. Quelqu'un parlait à voix haute... Son père... Et pourquoi Hubert était-il aux aguets devant la porte ? Pourquoi s'était-il enfui en l'apercevant ?

Il se précipita par la petite porte du jardin, et s'arrêta, pétrifié... Tient-Bon !... Ce bon petit Tient-Bon !... Un Tient-Bon illuminé, comme s'il avait été touché par la baquette d'une fée...

Il se dressait toujours dans son coin du jardin, mais ses branches étincelaient d'étoiles multicolores. Et dans la sombre encoignure, la petite crèche rayonnait, symbole de la grande lumière qui, ce jour, planait sur le monde...

Un cri se brisa dans la gorge de Michel :

— Oh ! Papa !...

» Merci, papa... Merci, Hubert.

Et papa, se frappant la poitrine d'un grand geste, déclama, comme si les soucis n'existaient plus et ne devaient plus jamais exister :

— Puisque Tient-Bon ne veut pas venir à nous, il faut bien que nous allions à lui... Car nous sommes des hommes de bonne volonté. A. R.





DANS

CE NUMERO :

UN CONTE  
PALPITANT :

NOËL CORÉEN



# SPIROU

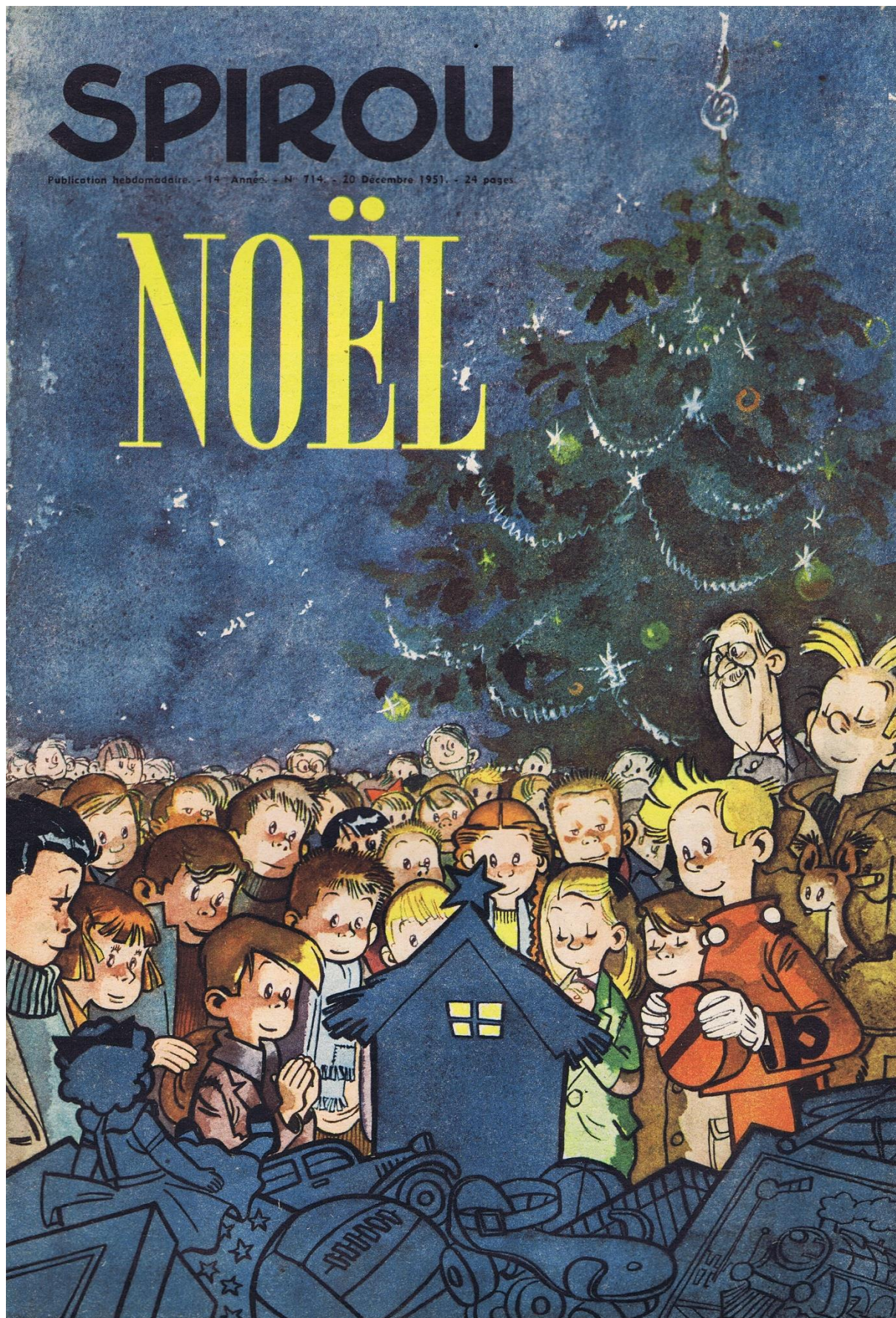
PRIX :  
4 FR.

Publication hebdomadaire. — 13<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 662. — 21 Décembre 1950. — 24 pages.



Spirou du 21 décembre 1950. On reste dans l'adoration béate de nos trois héros pour un petit Jésus couché dans sa crèche.





Spirou du 20 décembre 1951. Même ambiance de dévotion béate face à la crèche.





# Une Etoile

A l'animation fébrile qui avait régné tout le jour dans les bureaux, faisait place maintenant un silence quiet, doux, appesanti encore par la neige qui couvrait le bureau de toutes parts.

Mais, subitement, une voix s'éleva :  
— Belle nuit... Douce nuit...

Spirou sursauta et jeta les bras en l'air, figurant le désespoir.

— Non, Fantasio, tu n'y es pas du tout... Tu bèles comme une chèvre, et quand bien même tu aurais englouti une tonne de carottes, tu bêlerais toujours ! Fantasio toisa Spirou du haut de sa dignité offensée :

— Je suis très content de ma voix... Elle murmure si joliment dans ma gorge.

— Dans ta gorge, peut-être bien, ironisa Spirou, mais je préférerais le murmure dans mes oreilles... Et d'ailleurs, assez de vocalises, de bêlements, veux-tu dire... Nous devons nous dépêcher... Nous sommes attendus à six heures... Les portes seront ouvertes jusqu'à six heures un quart... Après cela, fermées pour tout le monde !

— Même pour Fantasio ?  
— Surtout pour Fantasio, s'ils se doutent jamais que tu leur réserves ta meilleure chanson.

— Cinq de mes meilleures chansons, veux-tu dire, noble jeune homme... Car lorsque j'entreprends quelque chose, il me faut de l'espace...

De découragement, Spirou se laissa tomber sur une chaise.

Mais d'un coup, il se releva ; il était six heures moins dix... Pour rien au monde, il n'aurait manqué cette veillée de Noël à l'orphelinat.

... ..

Quelques instants plus tard, ils étaient tous deux dans la rue.

Et ils virent le ciel, un ciel tout piqué d'étoiles qui dominait la ville, calme et serein, se moquant de l'animation et de la hâte fiévreuse des hommes, dominant les lumières chevrotantes des panneaux-réclame.

Sur ce fond d'étoiles pâles se détachait la cathédrale neigeée, avec ses tours qui semblaient des fontaines de lumière jaillissante.

— C'est étrange, dit Fantasio, cette soirée est semblable à toutes les autres... Pourtant, elle a quelque chose d'insolite, quelque chose en plus qui ne peut être exprimé par des mots.

— Si j'étais poète, dit Spirou, je dirais que l'immense joie et la profonde tranquillité se trouve reflétée sur le visage des hommes. Mais nous ne pouvons le voir qu'avec notre cœur. Peut-être est-ce aussi le miroir de notre propre joie, Fantasio ?

Ils marchaient l'un près de l'autre, habités par l'esprit de Noël.

— Viens, dit Spirou, nous allons emprunter cette rue ; ici, la neige est encore belle.

C'était une rue étroite, bordée de murs craquelés et capuchonnés de neige, une neige poudreuse dont les millions de petits cristaux brasillaient dans la pénombre.

... ..

A ce moment, ils aperçurent un vieil homme.

Il était agenouillé, penché en avant et fouillait la neige de ses deux mains larges ouvertes.

Il avait l'air si pitoyable et si désespéré que Spirou et Fantasio s'arrêtèrent, médusés.

Ils le regardèrent quelques instants en silence, puis Spirou s'avança.

— Avez-vous perdu quelque chose, Monsieur ?... Peut-être pourrions-nous chercher avec vous ?

— Mais certainement, jeunes gens, vous seriez très aimables de le faire.

Le vieillard releva la tête, mais resta agenouillé.

— J'ai perdu mon pince-nez... Il est tombé... et sans lui, je n'y vois guère mieux qu'une taupe...

Immédiatement, les deux garnements se mirent à

chercher ; mais ils eurent beau fouiller, nettoyer et balayer la neige tout autour du vieillard, le pince-nez demeura introuvable.

— Etes-vous bien sûr qu'il est tombé ici ? demanda enfin Spirou ?

Le vieil homme, toujours agenouillé dans la neige, soufflait sur ses doigts engourdis.

— Oui, ici quelque part... Oh ! mes pauvres doigts... Mon pince-nez semble bel et bien perdu... Peut-être est-ce un peu plus loin ?... Vous savez comme cela va quand on ne trouve pas tout de suite... On finit par s'énerver, puis on cherche à gauche, à droite, et insensiblement on s'éloigne du centre de ses recherches, on s'embrouille... et comme je n'y vois presque plus...

— Est-ce un objet de valeur ? demanda Fantasio, toujours prosaïque.

— De valeur ? Bien sûr, de très grande valeur même... Mais l'important n'est pas là... Le plus grave, ce sont les verres qui ont été fabriqués spécialement pour moi... Je devrai attendre que les fêtes de Noël soient passées pour m'en procurer d'identiques.

— Nous finirons bien par les retrouver, dit Spirou. Même s'il faut pour cela débayer toute la rue...

Il s'éloigna de dix pas et enjoignit à Fantasio de faire la même chose dans la direction opposée.

— Nous allons ramper l'un vers l'autre. Nous fouillerons chaque pouce carré, et si alors nous ne retrouvons pas encore votre pince-nez...

» Monsieur pourrait, pendant ce temps, avaler une boisson chaude au café du coin...

— Quels braves garçons vous faites ! s'exclama le vieillard. J'ignorais qu'il y eût encore de si gentils garçons.

Comme il s'éloignait à tâtons, Fantasio vint s'asseoir près de Spirou.

— Dis, sais-tu l'heure qu'il est ?

— Oui, six heures cinq...

— Nous allons arriver en retard !

— Que veux-tu, nous ne pouvons pas abandonner ce demi-aveugle dans cette neige. Allons, au travail ! Sinon, nous n'aurons jamais fini.

Fébrilement, ils se remirent à fouiller la neige. Leurs doigts s'engourdissaient de froid, devenaient quasiment insensibles...

Bientôt, à force de remuer cette neige, une douce chaleur se répandit dans leurs mains.

Au bout de dix minutes, ils se retrouvèrent nez à nez.

— Rien, avoua Spirou.

— Tout juste un vieux clou rouillé ! dit Fantasio. Alors, ils furent pris d'un rire inextinguible.

Au vrai, c'était un curieux tableau que ces deux garnements aplatis au sol, nez à nez, dans une rue sombre.

— L'avez-vous trouvé ? demanda une voix derrière eux.

Le vieillard était revenu. Il se frottait les mains, visiblement satisfait. Un sourire illuminait son visage...

— Hélas ! non, avoua Spirou, désabusé. Vous ne devez pas le prendre de mauvaise part, mais nous étions attendus pour six heures un quart... Nous sommes déjà fort en retard.

— C'est bien naturel, jeunes gens, dit le vieillard. Je vous ai déjà fait perdre beaucoup de temps. Je continuerai mes recherches tout seul.

Il s'efforçait de parler sur un ton détaché, mais un certain tremblement dans la voix marquait sa déception.





# le dans la Nuit

## de NOËL

UN CONTE DE  
PETER POLDER

L'indécision habitait le cœur de Spirou. Il avait pourtant fait de son mieux. Pourquoi alors se sentait-il tout à coup en défaut ?

Puis la pensée de la belle veillée de Noël fut la plus forte. Il saisit vivement Fantasio par le bras et l'emmena, tandis que le vieux monsieur se tâtait le gousset et s'embarrassait dans des paroles de remerciements.

Ils n'avaient pas encore quitté la rue que déjà Spirou ralentissait le pas... et s'arrêtait.

Ils apercevaient encore au loin la chétive silhouette du vieillard.

— Nous ne devons tout de même pas continuer à chercher, dit Spirou, comme s'il voulait se convaincre lui-même.

— Nullement, approuva Fantasio, comme si lui aussi cherchait à apaiser une voix intérieure.

— Et cependant !... hésitait encore Spirou.

— Nous n'avons rien à nous reprocher, conclut Fantasio. Continuons !

— Il y aurait là une belle occasion d'accrocher quelques étoiles dans le ciel de Noël...

— Que me chantes-tu là ?

— Suivant une vieille légende, chaque étoile qui brille dans la nuit de Noël est le résultat d'un acte d'amour envers le prochain. N'y aura-t-il pas quelques étoiles dont nous serons responsables ?

— Il y a assez d'étoiles comme cela, dit Fantasio. Et il continua d'avancer...

Spirou le suivit.

— Tu es entièrement raison ! dit-il sur un ton peu convaincu.

— Il y eut quelques secondes de silence.

— Dis, Spirou, va-t-on vraiment abandonner ce pauvre vieux ?

— Mais... bégaya Spirou, interdit.

— Tu me connais suffisamment pour savoir que je suis un gâcheur... Je ne me laisse pas facilement convaincre... Mais si tu veux mon avis, je trouve qu'il est préférable, ce soir, de jouer les héros... Viens, nous retrouverons ce pince-nez... S'il le faut, nous chercherons jusqu'à demain matin...

... ..

— Je l'ai ! s'écria Fantasio, et il l'enferma précipitamment dans sa main de peur qu'il ne se perde à nouveau.

Spirou et le vieillard poussèrent un soupir de soulagement.

— Où se cachait-il, ce plaisantin de pince-nez ? demanda Spirou ?

— Ici, au sommet de ce petit tas de neige. Nous sommes passés cent fois à cet endroit sans rien voir. Maintenant, c'est par pur hasard que j'ai mis la main dessus.

— Merci, mille fois merci... jubilait le vieillard. Je vous serai éternellement reconnaissant... Je ne sais comment...

— Vous n'avez pas besoin de le savoir, interrompit Spirou d'un air de triomphe. Il ne faut pas nous remercier. Nous sommes nous-mêmes très contents de l'avoir retrouvé.

— Mais... — le vieil homme jeta un regard vers sa montre et s'effraya — il est presque huit heures et demie.

— Cela n'a aucune importance... Nous ne pouvons tout de même plus aller à la veillée de Noël...

— Mais je trouve cela désastreux...

— Nous pas. Hein, Fantasio ?

— Non, pas du tout... Nous trouvons même cela splendide : aider un pauvre vieillard un soir de Noël...

Le vieux réfléchit profondément durant quelques instants et secoua la tête.

— Peut-être avez-vous raison... Peut-être ai-je oublié la véritable signification du grand mot pacificateur... Mais... attendez un peu. Laissez-moi réfléchir... Ne m'avez-vous pas dit que vous deviez passer la veillée de Noël à l'orphelinat ?

— Exactement.

— Alors, j'ai une idée... Une bonne idée. Une merveilleuse idée. Une vraie idée de Noël, comme je n'en ai plus eue depuis des années... Venez avec moi...

Sans autre explication, il saisit les jeunes gens par le bras et les emmena. Comme ils l'interrogeaient, il répondit par un sourire mystérieux.

Ils arrivèrent devant une sombre porte, pratiquée au milieu d'une longue et haute façade percée de multiples fenêtres. Le vieillard poussa l'huis. Après avoir erré quelques moments dans les ténèbres, il tourna un commutateur. D'un coup, la lumière jaillit et fit apparaître un monde merveilleux de jouets flambants neufs, qui brillaient, embaumaient et souriaient sur de longs comptoirs et sous une voûte de lampes vertes, rouges et bleues...

Spirou et Fantasio restaient là, frappés d'étonnement, immobiles.

Le vieillard ne put s'empêcher de rire. Tout son visage manifestait la joie.

— Ah ! vous pensiez que j'étais un pauvre vieillard... Vieillard, oui... mais pas si pauvre que cela. Ce magasin de jouets m'appartient, et j'en ai d'autres dans maintes villes, à Paris, à Londres... Ce soir, vous êtes les rois de ce royaume... Tantôt, il y aura d'autres rois...

— Mais attendez... Laissez-moi tout organiser... Sans mes lunettes, je ne suis qu'un malheureux. Avec elles, je puis encore faire des merveilles. Et ce soir, je vais en faire d'admirables... Attendez...

Il leur fit un clin d'œil et se glissa entre les comptoirs, jusqu'à un petit bureau. Ils le virent composer un numéro de téléphone. Quelques instants après, le vieillard entama une conversation animée, ponctuée d'amples gestes... Ayant déposé le cornet, il se prit à rêver, sourit, secoua la tête et eut encore deux autres entretiens téléphoniques.

Il semblait un autre homme, vif et alerte, quand il revint vers eux.

— Voilà, tout est réglé. Ecoutez... Ils viennent... Ecoutez... Tous... Ils sont plus de trois cents... Ah ! ces jeunes gens !... ces jeunes gens !... C'est à nouveau Noël !

— Mais nous devons porter rapidement la crèche qui est devant la fenêtre à un meilleur endroit... Par exemple, là, entre ces deux colonnes... Car il faut pouvoir arriver à la crèche... Sans crèche, ça ne va pas... Tous, au nom de l'enfant dans la crèche et de l'amour du prochain, dont la crèche est le symbole... Juste, le symbole... Mon Dieu, j'allais l'oublier... Jeunes gens... jeunes gens...

Déchainé, il courait çà et là. Les deux garçons n'y comprenaient rien.

Alors, Spirou voulut s'informer :

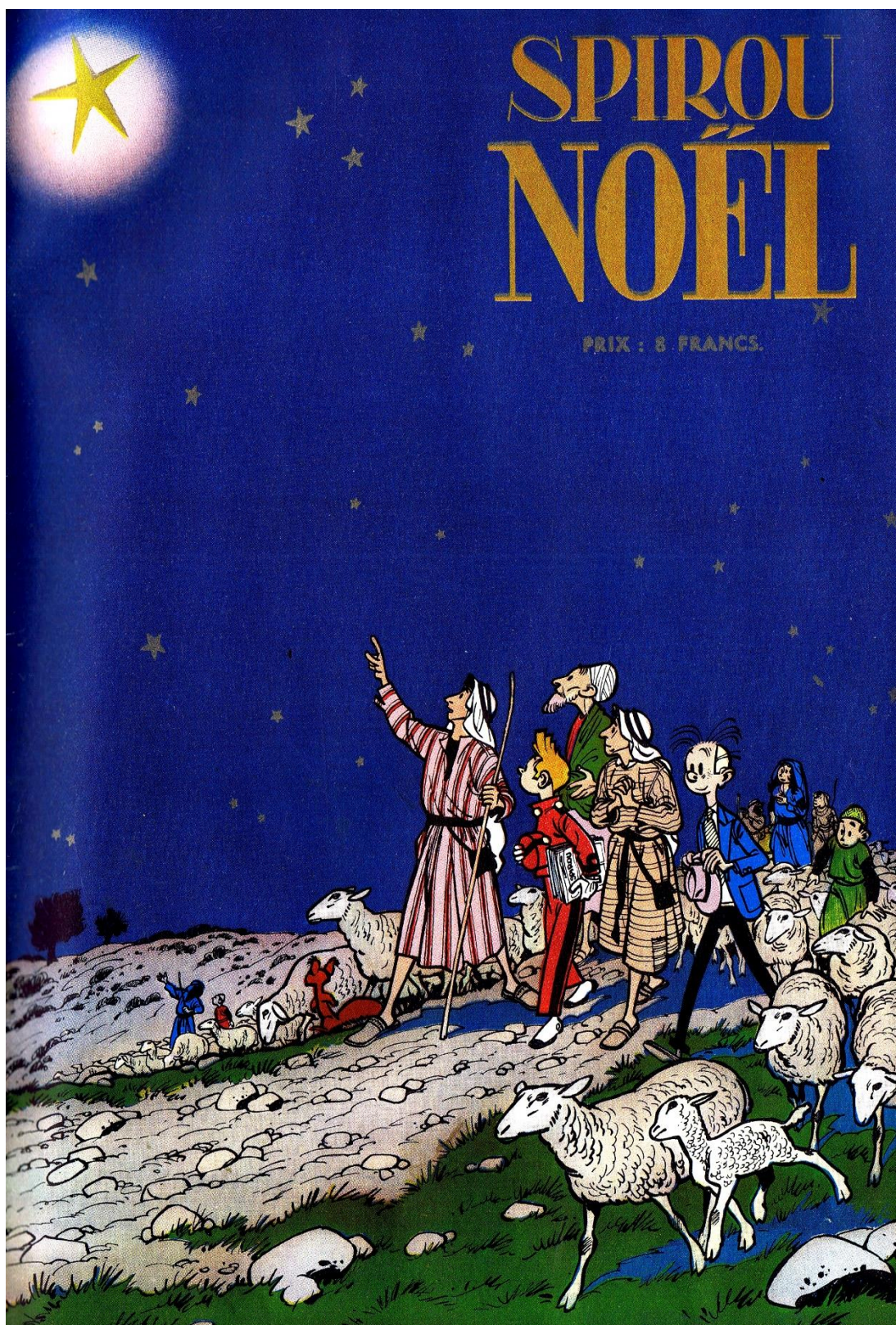
— Qui vient ?... Et qui doit pouvoir arriver jusqu'à la crèche ?

— Les orphelins, naturellement... Trois cents orphelins... Ils viennent tous... Il faut qu'ils puissent voir... Qu'ils puissent se promener et choisir... Mais non prendre... Ici, c'est un bric-à-brac... C'est néfaste... je dis néfaste... Ils recevront ce dont ils auront envie... mais ils le recevront là, devant la crèche, de vos mains, braves jeunes gens, au nom de l'enfant couché sur la paille. Ah ! jeunes gens, c'est le plus beau Noël de leur vie...

— Jeunes gens !... Jeunes gens !...

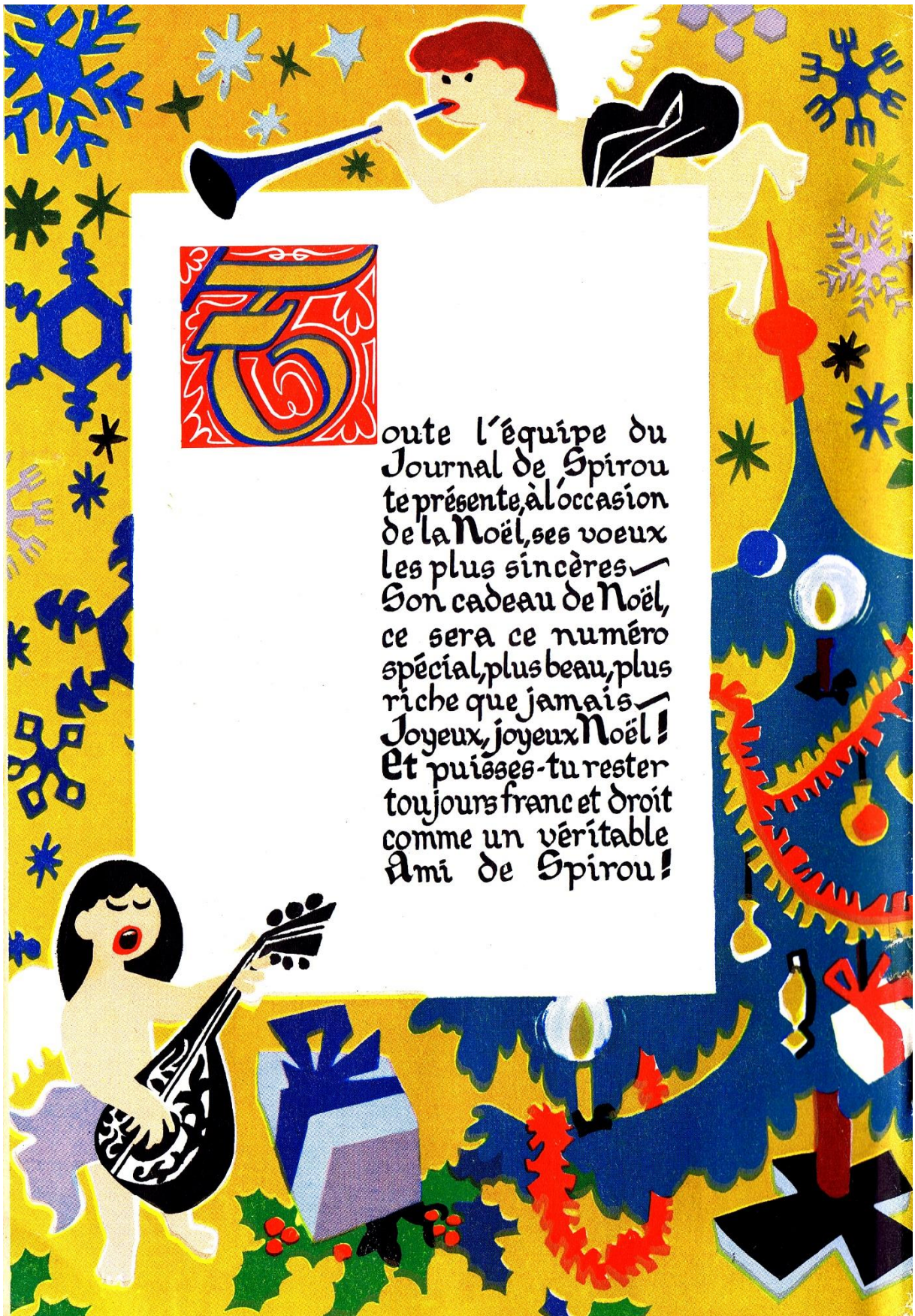
Ce fut tout ce que Fantasio put trouver comme conclusion...





Spirou du 11 décembre 1952, spécial Noël. Le sujet est déjà plus évolué bien que tout aussi incongru. Le dessin quand à lui est admirable. Voir plus bas nos notes quant au contenu de ce numéro spécial.





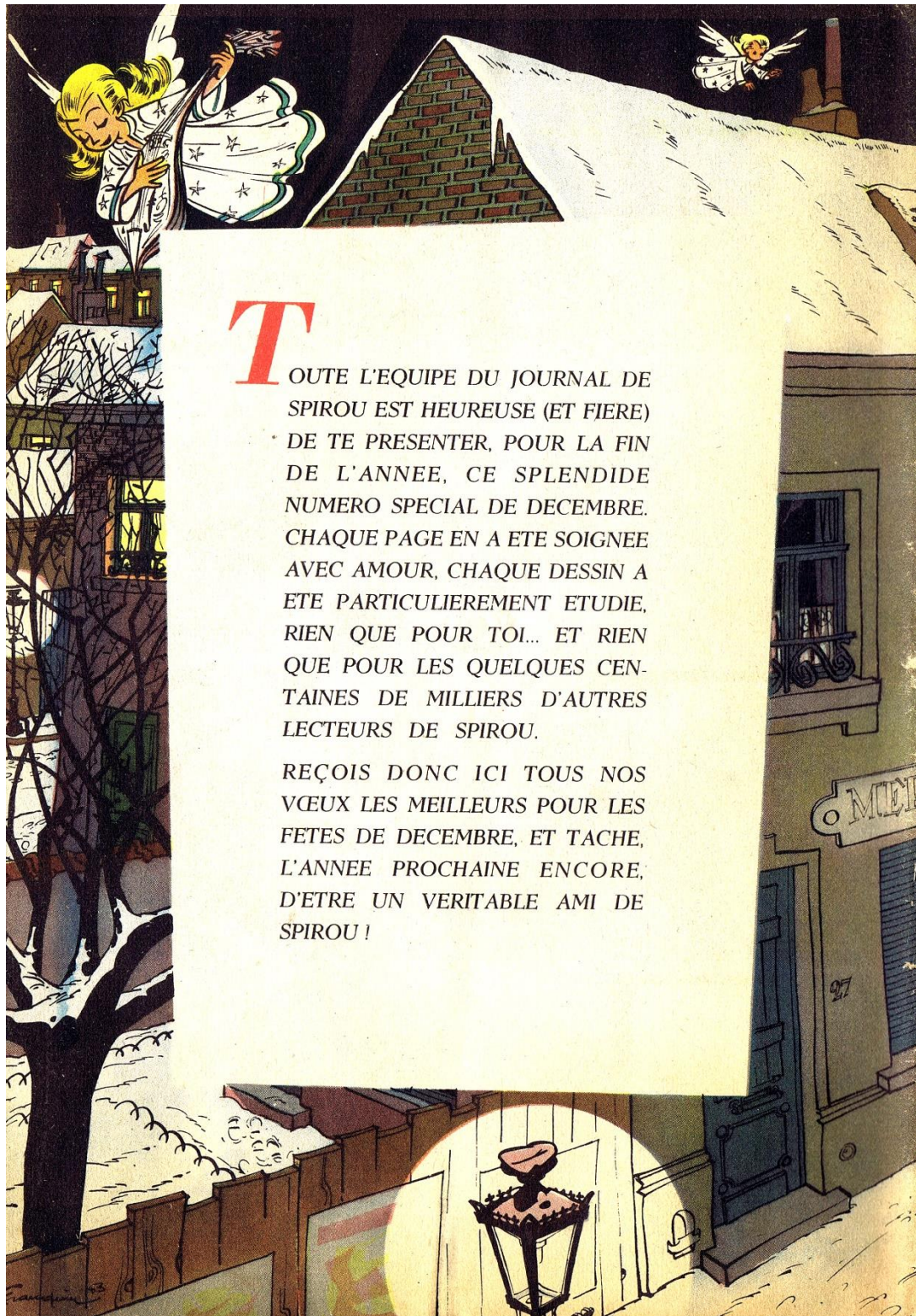
oute l'équipe du  
Journal de Spirou  
te présente, à l'occasion  
de la Noël, ses vœux  
les plus sincères ✓  
Son cadeau de Noël,  
ce sera ce numéro  
spécial, plus beau, plus  
riche que jamais ✓  
Joyeux, joyeux Noël !  
Et puisses-tu rester  
toujours franc et droit  
comme un véritable  
Ami de Spirou !





Spirou de décembre 1953, no 816. La plus belle couverture de la collection complète des journaux Spirou. Franquin reste dans l'ambiance de la fête de Noël qu'il revisite en lui donnant toute une série de petits anges qui veillent et enchantent la petite cité dont la plupart des habitants se rendent à l'église. Fantasio et Spirou les suivront-ils ?





**T**OUTE L'EQUIPE DU JOURNAL DE SPIROU EST HEUREUSE (ET FIERE) DE TE PRESENTER, POUR LA FIN DE L'ANNEE, CE SPLENDIDE NUMERO SPECIAL DE DECEMBRE. CHAQUE PAGE EN A ETE SOIGNEE AVEC AMOUR, CHAQUE DESSIN A ETE PARTICULIEREMENT ETUDIE, RIEN QUE POUR TOI... ET RIEN QUE POUR LES QUELQUES CENTAINES DE MILLIERS D'AUTRES LECTEURS DE SPIROU.

REÇOIS DONC ICI TOUS NOS VCEUX LES MEILLEURS POUR LES FETES DE DECEMBRE, ET TACHE, L'ANNEE PROCHAINE ENCORE, D'ETRE UN VERITABLE AMI DE SPIROU !

Pas de pleine page pour le numéro de Noël 1954. Juste une petite image dans le bandeau de titre, à voir plus bas.





Autre chef-d'œuvre graphique de décembre 1955. La population et nos héros certes se rendent encore à l'église, mais déjà d'aucuns ont leur vie propre qui les éloignera de toute manifestation religieuse. Franquin s'est représenté avec son épouse au porte d'un restaurant.



Numéro spécial de NOËL.  
HEBDOMADAIRE. — 18<sup>e</sup> ANNÉE.  
N° 923. — 22 DÉCEMBRE 1955.  
★ ★ 40 PAGES. ★ ★

La petite ville ne dort pas encore, et pourtant il est bien tard. Que se passe-t-il donc ? Où s'en vont tous ces gens, laissant leurs traces dans la neige frais tombée ?... Oh ! oui, c'est Noël, et chacun se dépêche de célébrer cette nuit comme il n'y en a qu'une seule par an. La fête la plus belle de l'année... Des enfants admirent le gigantesque sapin tout illuminé, bouche bée devant telle splendeur, et seul dans sa mansarde, un homme travaille encore. Mais c'est dans l'église, la petite église du quartier, que sera tout à l'heure la joie la plus grande. Et tandis que des cloches chantent gaïement la bonne nouvelle, de partout on se hâte vers ce Foyer de Lumière.

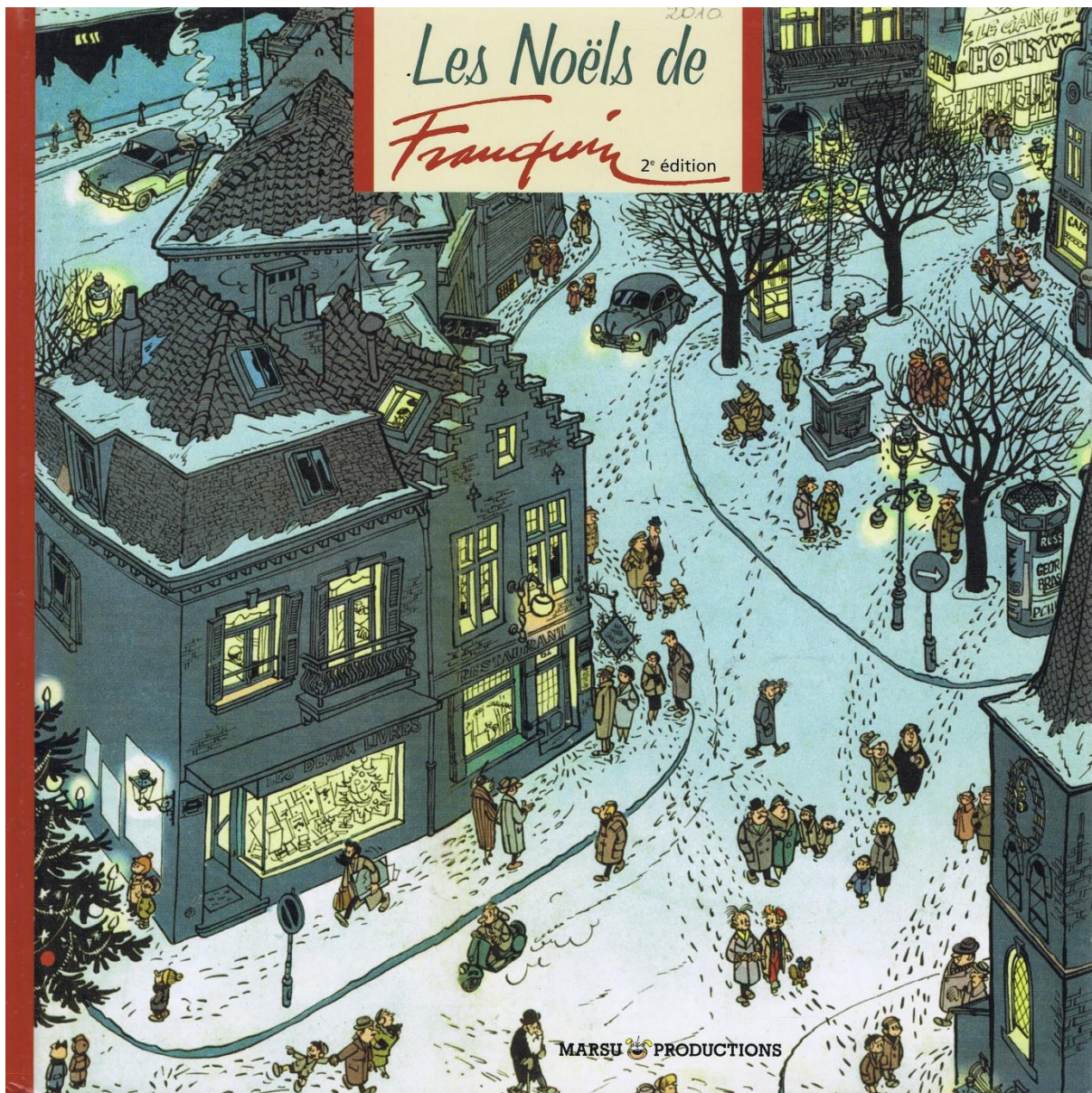
**JOYEUX NOËL !**

Imprimé en Belgique aux EDITIONS  
J. DUPUIS, FILS & C<sup>ie</sup>, MARCINELLE.



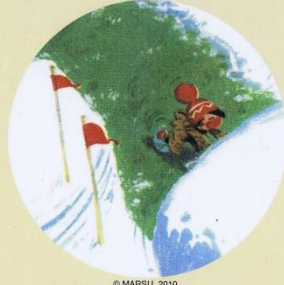
A l'angle de ce pâté de maison qui voit-on ? Delporte pressé de se rendre à domicile, sans doute en vue d'affiner quelque texte ou quelque dessin. En fait, avec ce nouveau chef-d'œuvre, ce sera la fin des grandes couvertures de Noël réalisées par Franquin qui en a sa claque de « bondieuseries », comme il l'avoue lui-même..





Ces deux exceptionnelles couvertures donneront en fait l'essentiel de la matière Noël d'une publication sur les Noël de Franquin. La deuxième de ces production, donnera même la couverture de l'ouvrage publié par Marsu Productions en 2010 pour la seconde édition.





© MARSU, 2010.

# Les Noëls de *Franquin* 2<sup>e</sup> édition

Le parcours d'André Franquin  
depuis les sentiers embaumés de la vertu...  
... jusqu'aux ténèbres sulfureuses de la révolte

... mais n'exagérons rien. Malgré ses déclarations à l'emporte-pièce,  
Franquin a toujours su garder pour ceux qui les méritent sa tendresse,  
sa générosité, sa poésie. Notamment pour le Petit Noël,  
probablement l'un des personnages les plus touchants,  
et les plus méconnus, parmi ses créations.

Deux contes réalisés avec la talentueuse complicité de Will ;  
un superbe mini-récit, document historique ; des cascades de calendriers ;  
les remarquables couvertures et bandeaux-titres de Noël...

Ah, le bon Franquin que voilà !

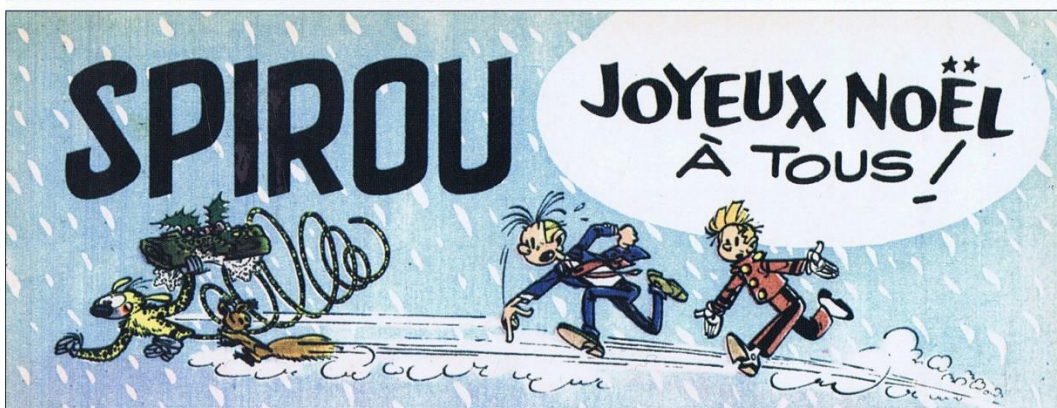
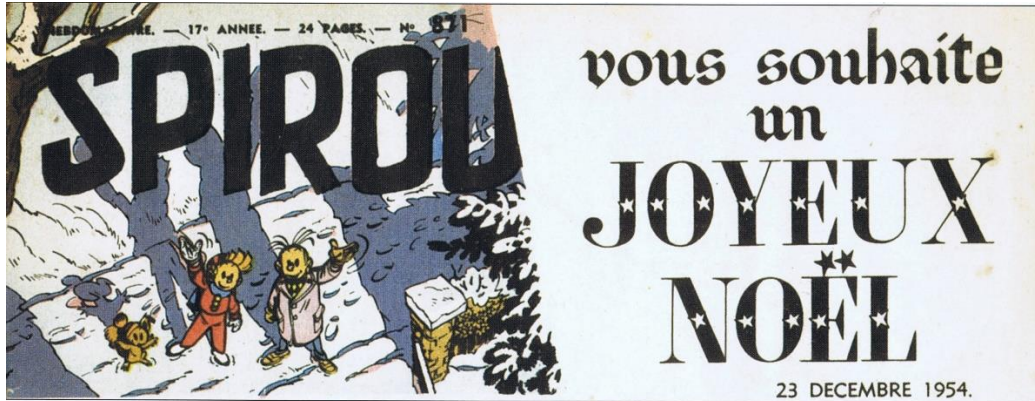
ISBN 2-35426-046-6



9 782354 260460

MARSU PRODUCTIONS S.A.M. • 9, AVENUE DES CASTELANS • MC 98000 MONACO  
Téléphone : + 377 92 05 61 11 • Fax : + 377 92 05 76 60 • E-mail : marsu@libello.com





Franquin s'en tiendra désormais à publier les bandeaux du titre.



HEBDOMADAIRE. — 20<sup>e</sup> ANNEE. — 23 PAGES. — N° 977.

# SPIROU

VOUS SOUHAITE UNE  
**BONNE ANNÉE!**

BELGIQUE : 6 FR. — CANADA : 15 CTS.

3 JANVIER 1957.

HEBDOMADAIRE. — 20<sup>e</sup> ANNEE. — N° 1027. — 19 DECEMBRE 1957.

# SPIROU

## JOYEUX NOËL

A TOUS LES JEUNES  
DU MONDE ENTIER !

FRANCE : 60 fr. - BELGIQUE : 10 fr. - SUISSE : 0 fr. 80. - CANADA : 15 CTS.

**VACANCES  
SANS HISTOIRES**

HEBDOMADAIRE. — 21<sup>e</sup> ANNEE. — 32 PAGES. — N° 1099.

# SPIROU

Souhaite à tous ses lecteurs, à leurs parents, à leurs amis, à tous ceux qu'ils connaissent, une heureuse année 1958 !

**VACANCES  
SANS HISTOIRES**

BELGIQUE : 7 FR.

2 JANVIER 1958.



Le numéro de Spirou de Noël 1952 reste exceptionnel à tous points de vue. Outre les bandes ordinaires comme Spirou, Lucky Luke, Castors, Timour, et autres, le rédacteur a inséré de nombreuses pages consacrées aux auteurs eux-mêmes. Preuve d'une reconnaissance méritée quoique tardive.



**ANDRÉ FRANQUIN...**

Il entre dans le bureau, s'avance à grands pas vers le premier siège disponible — s'il n'en trouve pas, un coin de table fera l'affaire — s'assied et dit avec un grand sourire : « Alors, ça va ? »

Et on bavarde. On parle de Spirou et du Marsupilami, on parle de voitures, on parle de tout et de rien. Il nous fait perdre un temps fou, ce gaillard-là ! Mais on ne le regrette pas : il a toujours une bonne histoire à raconter, il a toujours un mot encourageant... Sauf lorsqu'il s'agit de ses propres dessins.

Car Franquin, dans le fond, c'est un insatisfait. Il n'est jamais content des travaux qu'il réalise. « Formidable, la couverture de Noël ! » nous exclamons-nous en chœur. « Euh !... Vous trouvez ?... J'y ai travaillé une semaine entière, mais je n'en suis pas tout à fait content. Il y a une erreur de perspective, là, à gauche... Et puis, c'est trop ici et pas assez là, et... »

Et Franquin cherche toujours des raisons d'être mécontent de son travail. Il est consciencieux jusqu'à la manie. Un tout petit détail le chiffonne-t-il ? Il recommence le dessin. Dix fois, vingt fois s'il le faut. Pour finir, de guerre lasse et parce que la date de l'impression approche, il vient nous apporter avec un soupir le travail qu'il a réalisé : « Je regrette... Je n'aurais pas pu faire mieux... Et, bien entendu, c'est un dessin sensationnel.

Ce conte qu'il nous a écrit, si plein de grâce et de sensibilité, il voulait ne pas le signer. « Tu le rends compte, moi signer ça ? Jamais de la vie ! Arrange-toi, fais ce que tu veux, mais je ne veux pas voir mon nom sous cette histoire !... »

A certains moments on se demande si cette modestie exagérée n'est pas une forme d'orgueil...

**... VU PAR LUI-MEMÉ.**



# MATHIEU,

## UN CONTE DE NOËL

Le soir tombait. Le château était droit devant, énorme, monstrueux, hérissé de tourelles et de créneaux. Toutes les fenêtres étaient illuminées, et les portes grandes ouvertes invitaient les gens des alentours à venir fêter Noël dans la grande salle du seigneur.

Mathieu, le petit bossu, se dépêchait. La neige gelée craquait sous ses petits pas pressés, et sur son dos rond, une vieille aussi grande que lui ballottait en mesure.

Mathieu était ménestrel. Son métier, c'était donner aux gens un peu de musique en échange d'un peu de pain. Et puisque ce soir il y avait fête au château, il devait être là. Il devait chanter les chansons célébrant la naissance de l'enfant Jésus et faire ainsi, comme les autres, une offrande en ce jour merveilleux.

Les soldats de la grand-porte avaient reçu pour Noël des flacons de vin qu'ils vidaient joyeusement. Voyant pénétrer Mathieu dans le château, ils se répandirent en quolibets :

— Où t'en vas-tu donc, avec cette grosse bosse ?

Mais l'épouse du seigneur lui coupa la parole, impérative et glaciale :

— Allez-vous-en, manant ! Sortez de cette pièce réservée aux personnes honorables et ne nous souillez pas de votre présence !

Mathieu sortit, la tête basse, sous les rires et les huées. Alors qu'il ne demandait qu'à aider les invités à chanter Noël, on le chassait...

Dans les cuisines aussi on fêtait Noël. Le vin coulait à flots et les serviteurs déjà ivres chantaient des refrains à boire, les scandant de grands coups de poings sur les tables poisseuses.

Mathieu pénétra dans la pièce, se faisant tout petit. Le cuisinier, rougeaud et gras, se mit à rire en le voyant :

— Bonjour, mon beau chevalier ! Viens-tu charmer nos oreilles des accords grinçants de cet instrument pansu ?

— Je viens pour chanter Noël, messire, et pour vous égayer de mes romances...

— Nous égayer, pardi ! Tu crois sans doute nous égayer avec ta mine de carême ? Et sans doute tu l'attends pour ta peine à recevoir quelque relief du festin ?

**ANDRÉ FRANQUIN, QUI DESSINE LES AVENTURES DE SPIROU, DE FANTASIO, DE SPIP ET DU MARSUPILAMI, EST UN DESSINATEUR UNIQUE. MAIS C'EST AUSSI, ET BIEN PEU DE GENS LE SAVENT, UN DELICIEUX CONTEUR. VOICI UN DE SES RECITS, UN CONTE DE NOËL PLEIN DE FRAICHEUR ET DE TENDRESSE, QU'IL VOUS DEDIE POUR CE BEAU JOUR.**

— Ne veux-tu pas qu'on t'aide à la porter ?

— Cette montagne sur le dos doit te tenir bien chaud !

Mathieu ne dit rien. Il passa bien vite, pour ne plus entendre les gros rires de ces soudards avides.

Lorsqu'il pénétra dans la grande salle, il fut un moment ébloui, immobile, sans rien dire, sans oser avancer d'un pas. Que les dames étaient belles et imposantes les messieurs ! Tous avaient revêtu leurs plus riches atours, leurs parures les plus somptueuses. Une table gigantesque tendait ses monceaux de victuailles, ses fruits dorés, ses viandes juteuses, ses volailles à l'arôme succulent...

Le seigneur trônait au milieu de ses notes, jovial et barbu. A son côté, son épouse, digne et pincée, tenait un regard froid sur les vassaux assemblés autour d'elle.

Mathieu s'avança vers le couple, intimidé, un peu honteux de ses vêtements pauvres et de ses mains gercées. Il accordait sa vielle et s'appretait à chanter sa plus jolie chanson de Noël, en guise d'hommage, lorsque le seigneur porta les yeux sur lui.

— Que vient faire ici cet avorton ?

— Je suis ménestrel, seigneur, fit doucement Mathieu, et je viens vous offrir quelques chants en l'honneur de la naissance de Jésus...

— Beaux chants, en vérité, que ceux d'un monstre comme toi !... D'ailleurs, dis-moi, où as-tu volé cette bosse ?

Et le seigneur partit d'un rire grasseyant, imité aussitôt par tous ceux qui l'entouraient. Un des vassaux, pour ne point être en reste, ajouta :

— Il est plus bossu que sa vielle ! Peut-être, en lui attachant des cordes aux pieds, ferait-il bien jolie musique !

— Une échine courbée est bien faite pour les coups de bâton ! fit un autre.

— Il ne doit point se balser pour nouer ses chaussures ! ricana un troisième.

— Seigneur, je... fit Mathieu, cherchant à adoucir les sarcasmes.

— Si c'était un effet de votre bonté, messire...

Un des valets, ivre plus qu'à moitié, ricana :

— Des reliefs ? Non, tu n'en auras pas ! Nous ne voulons pas faire grossir ta bosse plus encore !

— Si, si, cria un autre. Tiens, nabot, voici pour toi !

Et il lança un os grasseyant au visage de Mathieu, qui ne put l'éviter.

D'autres l'imitèrent. Mathieu s'enfuit, sous une pluie de déchets de cuisine et sous une averse de brocards. Il erra longuement par les couloirs obscurs et sonores, des larmes amères lui coulant sur le visage sans même qu'il cherchât à les essuyer. Partout il était repoussé, partout on se moquait de lui, partout on le chassait... Pourtant, n'était-ce pas le jour de Noël, le jour où règne la paix sur la terre pour tous les hommes d'elle.

Mathieu s'avança vers le couple, intimidé, un peu honteux de ses vêtements pauvres et de ses mains gercées. Il accordait sa vielle et s'appretait à chanter sa plus jolie chanson de Noël, en guise d'hommage, lorsque le seigneur porta les yeux sur lui.

Mathieu s'avança vers le couple, intimidé, un peu honteux de ses vêtements pauvres et de ses mains gercées. Il accordait sa vielle et s'appretait à chanter sa plus jolie chanson de Noël, en guise d'hommage, lorsque le seigneur porta les yeux sur lui.

— Que vient faire ici cet avorton ?

— Je suis ménestrel, seigneur, fit doucement Mathieu, et je viens vous offrir quelques chants en l'honneur de la naissance de Jésus...

— Beaux chants, en vérité, que ceux d'un monstre comme toi !... D'ailleurs, dis-moi, où as-tu volé cette bosse ?

Et le seigneur partit d'un rire grasseyant, imité aussitôt par tous ceux qui l'entouraient. Un des vassaux, pour ne point être en reste, ajouta :

— Il est plus bossu que sa vielle ! Peut-être, en lui attachant des cordes aux pieds, ferait-il bien jolie musique !

— Une échine courbée est bien faite pour les coups de bâton ! fit un autre.

— Il ne doit point se balser pour nouer ses chaussures ! ricana un troisième.

— Seigneur, je... fit Mathieu, cherchant à adoucir les sarcasmes.





# LE PETIT BOSSU.

D'ANDRE FRANQUIN, ILLUSTRÉ PAR PEYO.

de bonne volonté ? Il ne demandait qu'à faire son métier, qu'à faire entendre au monde les douces mélodies du doux temps de Noël... Mais nul ne le lui permettait.

Et c'est marchant ainsi, craintif et malheureux, le long des couloirs dallés s'allongeant dans l'obscurité, c'est en marchant ainsi qu'il se perdit.

Les vitres bardées de plomb ne permettaient qu'à peine à la lune d'adoucir les ténébres. Tout était morne, humide et silencieux. Mathieu avait maintenant un peu peur dans ce noir...

Un rai de lumière glissant sous une porte le fit arrêter sa marche sans but. Derrière cette porte, quelqu'un se trouvait, quelqu'un qui pourrait lui dire comment retrouver la sortie du château. Quelqu'un aussi qui se moquerait de lui, comme l'avaient fait tous les autres...

Mathieu hésita un moment. Déjà tant de sarcasmes lui avaient fait mal, aujourd'hui... Allait-il encore s'exposer à des injures de plus ?... Et d'autre part, comment pourrait-il retrouver son chemin dans ce dédale de couloirs qui tous se ressemblaient ?...

Rassemblant son courage, Mathieu gratta à la porte. Il attendit un instant... Mais personne ne répondit. Il frappa un peu plus fort... Dans la pièce, un silence complet.

Alors, Mathieu se risqua à pousser la porte.

Un moine était penché sur une table, ses cheveux blancs luisant doucement dans le halo d'une chandelle. Sa main ridée tenait un pinceau trempé de carmin et suivait avec tendresse les contours délicats d'une enluminure. Des pots de couleur et des plumes d'oie, sur la table, attendaient, fidèles outils d'un artiste anonyme...

Le moine, absorbé dans son œuvre, n'avait pas entendu la porte qui s'ouvrait,

n'avait pas vu Mathieu qui pénétrait dans la pièce.

— Mon père... commença Mathieu.

Le moine alors releva la tête et plongea ses yeux souriants et bons au plus profond des yeux craintifs du garçon.

— Que désirez-vous, mon fils ? dit doucement le moine.

Et Mathieu, qui avait tant souffert ce soir, qui avait été repoussé de tous, seigneurs et valets, Mathieu éclata en sanglots devant le regard du moine.

Hoquetant, il dit tout ce qui s'était passé : les soldats et leurs rires, le seigneur et ses plaisanteries, les cuisiniers et leurs brocards... Sa fuite au long des couloirs sombres, sa peur lorsqu'il s'était vu égaré...

— ...Et vous, mon père, qui savez tant de choses... Vous pouvez peut-être me dire non seulement ce que je dois faire pour sortir du château, mais aussi où je dois

aller pour ne plus entendre des méchantetés... Vous pouvez peut-être me dire où je pourrai enfin chanter Noël avec ferveur et dévotion, sans que les injures et les cruautés empêchent mon chant de monter jusqu'au ciel...

Et le moine, qui était un homme très sage et très savant, acquiesça. Sans un mot pour Mathieu, il joignit les mains et se plongea dans une profonde prière...

Lorsqu'il releva les yeux, Mathieu n'était plus là. Pourtant, la porte ne s'était pas ouverte et aucun pas ne s'éloignait dans le couloir. Le petit bossu avait disparu... Mais lorsque le bon moine reporta les yeux sur son enluminure, il sursauta : un détail de plus y figurait, un détail qu'il ne se rappelait pas avoir dessiné...

★

Et maintenant encore, si vous vous rendez à la Bibliothèque Nationale, là où un archiviste range avec amour les précieux manuscrits du moyen âge, vous remarquerez, dans une illustration sur parchemin, une Nativité naïve et délicate, un petit bossu jouant de la vielle parmi les bergers entourant l'enfant Jésus.

Et ce petit bossu a l'air heureux, heureux...

A. F.







MITACQ TEL QU'IL EST...

Lorsque MiTacq avait seize ans, un ami imprimeur, remarquant ses aptitudes pour le dessin, lui confia l'illustration d'un album. Tel fut le début de la carrière de l'auteur de « La Patrouille des Castors », que vous avez pu voir à la page précédente.

Le dessin et le scoutisme, voilà les deux choses pour lesquelles Mi-Tacq se passionne le plus. Quoi d'étonnant, dès lors, qu'il ait créé une série dessinée mettant en scène de jeunes scouts ?

Huit années de service comme chef de meute (son totem : Toucan) lui ont permis d'accumuler les croquis et de multiplier les contacts avec les garçons aimant la nature. Voilà pourquoi la « Patrouille des Castors » a un tel accent de vécu.

Parmi les sciences auxquelles Mi-Tacq s'intéresse le plus vient en premier lieu la géographie. Il s'y intéresse même tellement qu'il passe toutes ses vacances à l'étranger. En fait, je crois que c'est surtout par amour des voyages, et non de la géographie, qu'il a visité l'Italie, l'Espagne, le Portugal...

Il prétend que le meilleur des moyens de locomotion est encore celui qui fut offert au père Adam... Les nombreuses pannes qu'il a subies alors qu'il pilotait différents véhicules à moteur ont encore renforcé ses convictions.

Son dessinateur préféré : Pierre Joubert, des Scouts de France. Sa devise : celle des scouts, « Servir ». Son plus beau souvenir : l'histoire ci-contre.

### ... ET TEL QU'IL SE VOIT.



# PATRICK et sa crèche.

— Patrick !... ta soupe va refroidir !...

— Oui, m'man, j'arrive !...

— Ah ! quel gamin !... Une fois qu'il est occupé à bricoler, plus rien ne compte... Que fais-tu encore ?...

— Heu... je vais te le dire, maman, mais il ne faut pas le répéter... Voilà : tu sais que je viens de quitter la meute pour monter à la troupe. Eh bien, je suis occupé à fabriquer un cadeau de Noël pour remercier Akéla. Tu vas voir, ce sera formidable !...

Ainsi commence cette histoire vécue par un de mes anciens louveteaux. Quelques jours plus tard, notre jeune scout montra fièrement à ses parents une magnifique crèche de Noël avec tous les personnages en bois sculptés et soigneusement peints. Il avait passé de longues heures à figoler le moindre détail.

Mais le secret était bien gardé, et lorsqu'il m'annonça sa visite le 24 décembre, je ne me doutais de rien...

Patrick allait emballer son chef-d'œuvre lorsqu'on sonna à la porte... C'était un jeune garçon tout dégouliné qui lui souhaita un joyeux Noël. Le scout se souvint que ses chefs lui disaient toujours qu'il fallait accueillir un pauvre comme si c'était le Bon Dieu qu'on recevait. Il le fit donc entrer dans le salon et lui offrit des douceurs.

La crèche était là, dans toute sa splendeur, sur la table, prête à être emballée... Le petit malheureux ne la quittait pas du regard. Chaque fois que Patrick essayait de distraire son attention, les yeux du pauvre gosse se dirigeaient vers la glace d'en face, dans laquelle se reflétait la belle crèche. C'est alors que l'hésitation gagna l'âme du jeune scout. « Ne ferais-je pas mieux de la donner à ce pauvre ? pensa-t-il. Après tout, non !... J'ai passé des heures pour offrir ce cadeau à Akéla !... »

Avant de se retirer, le jeune malheureux se mit à entonner un cantique de Noël pour remercier son hôte...

Après cette visite, Patrick emballa fébrilement son cadeau, qu'il orna d'une belle carte portant cette dédicace : « Pour Akéla, de la part de Patrick. Joyeux Noël ! », puis il sortit avec empressement.

A peine fut-il dehors, qu'il aperçut le jeune misérable en contemplation devant la vitrine d'en face,



garnie d'une grande crèche de Noël. A son tour, Patrick s'arrêta. Ce n'était pas l'étalage qu'il regardait, mais le visage du pauvre collé à la vitrine pour mieux contempler cette merveille.

Une nouvelle fois, le scout se ravisa : « C'est Noël, l'Enfant-Jésus est venu sur terre pour tout nous donner. Puisque ce pauvre représente Jésus, il est normal que je lui offre ce qui lui fera le plus plaisir ». Rapidement, il enleva la carte dédicacée.

Tandis que Patrick lui donnait la crèche, l'enfant tout ému bredouillait : « C'est... c'est donc Noël pour moi aussi !... »

Lorsqu'il arriva chez moi, notre jeune scout me conta son aventure, entrecoupant son récit de sanglots étouffés.

A sa grande surprise, je lui répondis simplement : « Patrick, ce que tu viens de faire me donne encore plus de joie que si tu m'avais offert la crèche !... »

Michel Tacq.



Morris, le dessinateur des Aventures de Lucky Luke, est né le 1<sup>er</sup> décembre 1923. Il voulait devenir avocat. Mais en 1944, poussé par il ne sait quelle passion, il abandonna l'étude du droit pour se lancer dans le dessin humoristique. Seulement, ce n'était pas suffisant pour nourrir son homme, et il se lança dans le dessin animé... C'est dans un studio qu'il rencontra pour la première fois Franquin, Paape et Peyo.

### MORRIS TEL QU'IL EST...



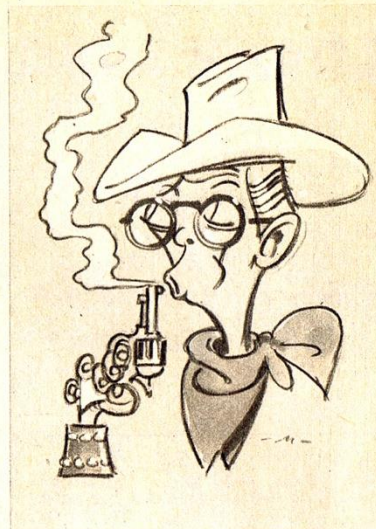
Le dessin animé lui rapporta d'ailleurs plus d'amusement que d'argent. Lorsque l'entreprise eut périclité, il s'assit à sa table de travail et fit le point. Il avait en sa possession :

1. Du papier, des pinces et de la gouache, tout ce qui lui restait de son stage dans le dessin animé ;
2. Une imagination débordante et fertile en « gags » ;
3. Un personnage sorti tout armé de son cerveau, comme Minerve de celui de Jupiter : Lucky Luke ;
4. Un pressant besoin d'argent.

Le résultat : la publication dans SPIROU des Aventures de Lucky Luke, le redresseur de torts de l'Ouest, et de son cheval Jolly Jumper. Dès les premières planches, cette série déclenchait l'enthousiasme. Et l'enthousiasme n'a pas cessé depuis.

Lorsque Franquin et Jijé se décidèrent à partir pour le Mexique, il les accompagna. C'est dans une petite ville-frontière mexicaine qu'il fit d'ailleurs la connaissance du pulque, la boisson nationale, un alcool à base de jus de cactus, et des brigands mexicains, les plus impitoyables au nord de l'Equateur. Franquin nous a raconté comment, un dimanche, vers minuit, il a vu rentrer à l'hôtel un Morris en sang... et en chemise : les bandits lui avaient pris jusqu'à son pantalon.

Mais l'Amérique ne le découragea pas pour si peu. Il a passé six ans aux Etats-Unis, étudiant de près les mé-



### ... ET TEL QU'IL SE VOIT.

thodes américaines de dessin et rassemblant une documentation écrasante sur la vie des cow-boys. Voici comment il nous décrit...

# LA NOËL DANS LE FAR WEST

Il fut une époque où dans l'Ouest de l'Amérique encore sans loi, l'expression « orner l'arbre de Noël » signifiait tout bonnement pendre haut et court à une branche d'arbre — n'importe quel arbre — un homme justement ou injustement accusé d'avoir triché aux cartes, descendu son ennemi d'une balle

dans le dos ou bien, méfait bien plus sérieux, d'avoir volé du bétail... Cette cravate de chanvre n'était pour le condamné qu'un triste cadeau de Noël. On n'attendait d'ailleurs pas le 25 décembre pour ces macabres célébrations.

Heureusement, cette ère de justice

aussi douteuse qu'expéditive a fait place à des Noëls plus pacifiques. Aujourd'hui, la seule victime condamnée à mort sans autre forme de procès et exécutée à l'occasion du Christmas est la dinde traditionnelle qui, dûment farcie, n'ira orner que la table des convives à la veille de Noël. Ces veillées s'agrémenteront volontiers d'un « square dance », sorte de quadrille datant de l'époque des pionniers, et une des rares coutumes folkloriques américaines qui ne se soient pas perdues au cours de plusieurs siècles d'évolution à folle allure.

Les chants folkloriques aussi ont avantageusement remplacé les coups de revolver de jadis. Sans doute lesdits pionniers et les apaches de Geronimo étaient-ils loin de s'imaginer que le jour viendrait où Indiens et cow-boys célébreraient fraternellement la Noël ensemble et entonneraient à l'unisson le chant du souvenir du bon vieux temps « Auld Lang Syne » :

*Faut-il oublier  
L'ancienne amitié  
Sans jamais y songer ?  
Faut-il oublier  
L'ancienne amitié  
Des jours longtemps passés ?  
Aux heures d'antan  
Levons maintenant  
Le verre d'amitié...*

Le tableau peut faire sourire, mais il a son aspect touchant : dans ces plaines sans fin qui furent jadis le théâtre de tant de sanglante violence, l'esprit et le message de Noël est au fond le même que chez nous. Même les grands pins le murmurent d'un bruissement de leur feuillage toujours vert : Paix sur la terre...

### — DOU-OUCE NUIT... CA-ALME NUIT...





Peyo, qui dessine les aventures de Johan, est un timide. Tenez, voyez plutôt comme il s'est représenté, dissimulé sous une grosse armure d'où dépassent seulement une moustache et une cigarette... D'ailleurs, cette moustache, Peyo ne l'a cultivée — avec amour — que pour se donner un air plus imposant, plus sévère, plus grave. Peine perdue ! Ce garçon reste charmant, hésitant et doux, et toutes



les moustaches du monde ne changeront rien à sa personnalité, qui est celle d'un dessinateur plein de gentillesse et de talent.

Comme nombre de dessinateurs de Spirou, Peyo a travaillé dans un studio de dessins animés qui a, par la suite, connu la déroute complète. Mais alors que Franquin, Morris étaient des animateurs (on me dit que c'est très haut dans la hiérarchie du dessin animé), Peyo n'était que gouacheur (il prétend que c'est juste en dessous du garçon de courses...) Et juste avant de travailler pour la plus grande gloire du dessin animé, Peyo avait été opérateur de cinéma. « Un bien vilain métier », dit-il. Il ajoute : « C'est d'ailleurs parce que le métier était si peu agréable que j'ai décidé de me lancer dans la caricature et le dessin animé. Au début, ça ne m'a pas trop bien réussi... La preuve, c'est qu'après l'écroulement du studio de

dessin animé, je me suis retrouvé sans travail. J'ai fait un peu de publicité, de-ci de-là... Oh ! Rien de bien fracassant (Peyo, nous vous le signalons, est bien trop modeste)... Et un beau jour, dans la rue, je rencontre Franquin, on parle de choses et d'autres... Voilà comment je me suis retrouvé dessinateur de Johan. »

Il faut dire que, depuis longtemps, Peyo caressait l'idée d'une histoire se passant au moyen âge. C'est une époque qui le fascine. Il a rassemblé à ce sujet une quantité de documentation ébouriffante (« ... Et c'est encore bien peu ! », se lamente-t-il). Son rêve, pour dessiner des décors qui aient vraiment l'air authentiques, serait d'habiter un château médiéval...

Il a un chien, « Boogie », dont il est très difficile de préciser la race ; une petite voiture (« Oui, dit-il, comme pour s'excuser : se promener sur un pefefroi dans les rues serait peut-être un peu voyant... ») ; et surtout, il est l'heureux époux d'une dame dont chaque semaine vous admirez le travail dans « Spirou » : c'est elle qui colorie les dessins de Johan.

Dernier détail : le vrai nom de Peyo, c'est Pierre Culliford. Et maintenant, lisez ce conte exquis qu'il a écrit à votre intention...



# Le Petit Sapin de Noël

Une histoire de Pierre (Peyo) Culliford

Depuis deux jours, il neigeait sur le petit bois... Vous savez, celui qui se trouve tout près de la ville. Et le petit sapin, ses branches alourdies par des paquets de neige, se sentait bien seul.

Et dire que, quelques jours auparavant, il était entouré de petits sapins comme lui !... Partout, à gauche, à droite, devant et derrière, ses frères montaient la garde devant l'hiver, serrés et bien au chaud sous leur couverture d'aiguilles... Puis un homme est venu avec une hache. Quand il est parti, il y avait une grande trouée au milieu du petit bois. Le lendemain, d'autres sont venus à leur tour, et le petit sapin a frémi, entendant les coups sourds du fer contre l'écorce tendre, le grincement de la scie au cœur des troncs pleurant la résine... Maintenant, le petit sapin était presque seul. Il ne restait plus, pointant du tapis d'aiguilles recouvert par la neige, que des moignons lamentables, tristes vestiges d'un massacre...

Oh ! le petit sapin savait à quoi s'en tenir. Il n'ignorait pas la raison de cette hécatombe : ce soir, c'était Noël. Et Noël sans sapin, ce n'est pas Noël.

Il savait ce qui l'attendait : une hache, une scie, et puis des boules multicolores, des cheveux d'ange, des bougies aux mille couleurs, une étoile tout en haut... Et de la joie, beaucoup de joie qu'il donnerait, rien que par sa simple présence et parce que ce soir de Noël est un anniversaire bien cher au cœur de tous les hommes de bonne volonté... Il savait aussi, le petit sapin, que sous ses branches, dans un salon où tinteraient des rires d'enfants, sous ses branches chargées de cadeaux merveilleux, on placerait une crèche tout illuminée, une crèche comme celle où, voici bien longtemps, un petit enfant est né pour que le monde fût sauvé.

Le petit sapin savait qu'il allait donner de la joie, beaucoup de joie. Mais il ne voulait pas. Ce qu'il voulait, égoïstement, c'était ne pas être sacrifi-

fié et continuer à vivre dans le bois, avec ses racines pompant le suc de la terre, avec ses branches humant l'air de la colline. Il ne voulait pas être admiré, il refusait de se sacrifier... Que les autres aillent, si ça leur plaisait, orner un salon ou une chaumière... Lui, il voulait vivre. Et tant pis pour les enfants.

D'ailleurs, le petit sapin n'aimait pas les enfants. Ça fait du bruit, ça court partout, ça grimpe sur les branches et ça vous arrache les aiguilles. Zut pour les enfants ! se dit le petit sapin.

Et secouant la neige de ses branches, il arracha d'un seul effort ses racines de la terre et s'enfuit, loin, très loin...

Mais les racines, ce n'est pas fait pour la marche. Le petit sapin, bien vite, se sentit horriblement fatigué. Il avait à peine parcouru quelques centaines de mètres qu'il dut s'asseoir et se reposer. Il n'en pouvait plus. Car un petit sapin, ça ne fait guère d'exercice...

Lorsqu'il reprit sa marche, harassé, exténué déjà, il laissa sur le sol une piste d'aiguilles. Il se desséchait ! Privé de la terre qui le nourrissait, il perdait ses forces, et la sève en son corps s'arrêtait dans sa course...

Alors, le petit sapin, exsangue, affaibli, prit une décision. Il fit demi-tour et repartit en sens inverse, se traînant sur le sol enneigé, pleurant de fatigue et de déception... Il voulait retourner au coin où il était né. Peu lui importait, maintenant, de tomber sous la hache des bûcherons. Ne valait-il pas mieux se sacrifier tout d'un coup, et qu'on n'en parle plus, plutôt que d'agoniser peu à peu, de se dessécher (il sentait déjà comme ses brindilles craquaient, comme ses aiguilles pâlissaient...) jusqu'à n'être plus que l'ombre de soi-même ?...

Mais le petit sapin sentit qu'il ne pourrait arriver jusqu'à la colline d'où il était parti. Ses forces s'amenuisaient de seconde en seconde... Il chercha alors

à faire un trou dans la terre, pour y planter ses racines... Mais le sol gelé refusa de se laisser creuser.

Et, de guerre lasse, le petit sapin s'étendit sur le sol et attendit. Il ne figurerait pas dans la fête de Noël, maintenant. Il périrait là, ignoré de tous, et sa seule fonction, celle d'égayer l'anniversaire de la naissance du Christ, il ne la remplirait pas... Des larmes de résine coulaient sans retenue le long de ses branches affaiblies. Il attendit, résigné, que vienne la fin...

C'est alors que passa le vagabond. Les mains enfoncées au plus profond de ses poches percées, le col de sa pauvre jaquette protégeant mal ses oreilles de la bise acérée, le vagabond allait à grands pas, cherchant un gîte où passer la nuit de Noël. Il s'arrêta devant le petit sapin qui lui barrait le passage, regarda autour de lui et s'accroupit...

Le petit sapin se demandait ce qu'on lui voulait. Cet homme allait-il tenter de le remettre sur ses racines ?... Mais non, Monsieur, c'est peine perdue ! Voyez, je suis déjà tout cassant et desséché... Me replanter en terre ne servirait à rien. Passez votre chemin, homme, et laissez-moi mourir...

Mais le vagabond avait sorti de sa poche un briquet d'amadou. La flamme vint chatouiller les aiguilles sèches du petit sapin, grandit, grandit encore, illuminant le sentier et réchauffant les mains du vagabond, qui eut un sourire :

— Comme c'est beau, un sapin qui brûle !... Encore plus beau que ces sapins de Noël qu'on voit dans les salons des riches !...

Et dans cette flamme qui le consumait tout entier, faisant éclater ses vaisseaux pleins de résine, dans cette flamme qui chantait et sifflait, tourbillonnant dans le vent glacial, dans cette flamme joyeuse et pure, le petit sapin se donna tout entier à la joie de Noël : la joie de servir à quelque chose.

Car c'est ça la vie d'un sapin...

PEYO.





WILL TEL QU'IL SE VOIT...

... ET TEL QU'IL EST.



# WILL, dessinateur de Tif et Tondou, n'aime pas travailler trop...

Will, qui est le dessinateur des Aventures de Tif et Tondou, a 28 ans. Comme tous les dessinateurs, il a commencé à dessiner dès la plus tendre enfance. Comme tous les dessinateurs, à l'école, il a rempli de griffonnages les marges de ses livres et de ses cahiers. Mais alors que tous les dessinateurs ont passé des heures de retenue pour « mauvaise tenue de leur matériel scolaire », Will n'a eu aucun ennui. Son professeur, artiste-peintre amateur, l'a au contraire encouragé à persévérer dans la voie du dessin. « Seulement, ajoutait-il, je vous conseillerais plutôt de dessiner sur des feuilles spéciales : les marges de vos cahiers sont étroites et le papier poche un peu... »

Will, un beau jour, a rencontré Gillain. Et Gillain, sentant le talent qui déjà perceait dans les premiers croquis malhabiles du jeune garçon, l'a encouragé à persévérer. Plus qu'encouragé : il l'a forcé à travailler.

Car ici, il faut bien qu'on vous le dévoile : Will est paresseux. Si tous ses dessins arrivent à la dernière minute au bureau de la rédaction, c'est parce que Will passe trop de temps dans son lit. Et les lettres « Nous vous signalons que la planche TIF ET TONDOU n° untel n'est pas encore arrivée en nos bureaux » ne se comptent plus.

Vous ne pouvez vous imaginer les menaces, les prières, les sollicitations et les arguments frappants qu'il nous a fallu employer pour lui faire réaliser l'œuvre que vous voyez ci-dessous. Oui, il savait qu'il fallait quelque chose de spécial pour le numéro de Noël. Oui, il avait envie de le faire... Oui, il avait justement une idée « du tonnerre »... Mais il se sentait si fatigué...

Néanmoins, après bien des efforts pour le mettre devant sa table à dessin, nous sommes parvenus à nos fins. Voici le résultat :





# JIJÉ : l'éternel vagabond.

L'autre jour, une lectrice nous écrivait :

*Pourquoi a-t-on changé le dessinateur de Jerry Spring ?... Auparavant, c'était Jijé qui dessinait cette histoire, et maintenant c'est Gillain. C'est dommage qu'on ait changé : Jijé dessinait mieux...*

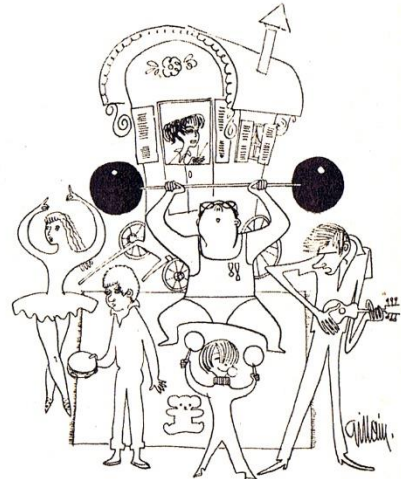
Nous sommes confus de devoir décevoir cette lectrice, mais Jijé est le pseudonyme de Joseph Gillain, père de Jerry Spring, de Blondin et Cirage, réalisateur des splendides biographies de Baden-Powell, de Don Bosco, créateur du personnage de Jean Valhardi, premier dessinateur des aventures de Fantasio et grand vagabond, même parmi notre équipe de globe-trotters.

Il est né le 13 janvier 1914. Après des études tumultueuses et variées (trois ans d'orfèvrerie, trois ans d'histoire, deux ans d'académie — dans deux académies différentes !), il a mis en pratique son vieux principe de ne jamais faire ce qu'on lui avait appris. Ça ne lui a pas mal réussi...

1939-40. La guerre. Il est fait prisonnier (un jour), part à la recherche de sa famille à travers toute la France, retrouve par hasard son épouse à Béziers. Revenu chez lui, il décide de se consacrer à la culture... Possesseur de cinquante arbres fruitiers, il se fait maraicher. Mais l'éditeur de SPIROU, à qui il était allé proposer quelques dessins, lui trouve du talent. Et Gillain se voit forcé d'abandonner la culture fruitière pour l'histoire en images. Peut-être quelques vieux, vieux lecteurs se rappelleront-ils sa première série dessinée, « Freddy Fred, Détective ».

Ses domiciles vont de Waterloo (Brabant), à Champrosay (Seine-et-Oise), en passant par Los Angeles, Tijuana, Mexico-City, Wilton (Connecticut), Cassis (Bouches-du-Rhône), Juan-les-Pins...

Lorsqu'il est arrivé au Mexique, franchissant la frontière des Etats-Unis, il a failli rebrousser chemin : des explosions retentissaient partout, les hommes se promenaient mal rasés, farouches, un fusil sous un bras et une bouteille de tequila sous l'autre... « Ça



ET TEL QU'IL SE VOIT en famille, entouré de sa femme et de ses quatre enfants : Annette, Philippe, Dominique et Benoit.

JIJÉ TEL QU'IL EST, non seulement dessinateur, mais peintre, sculpteur, musicien, maraicher aussi. Et — lui-même ne le cache pas, fier qu'il est de le déclarer — vagabond par-dessus tout.



y est ! se dit Gillain. C'est la Révolution ! » Mais ses craintes s'avèrent bien vite injustifiées. En fait, c'était tout simplement la fête nationale mexicaine. Là-bas, la fête nationale dure une semaine, pendant laquelle on fait toute la nuit le plus de vacarme possible pour s'endormir au petit jour sur un trottoir, dans une prairie, parfois même au milieu de la route...

Il garde un souvenir ému de sa traversée des Etats-Unis. Sitôt débarqué à New York, Gillain avait acheté d'occasion une Hudson qui, disait le vendeur, « marchait le tonnerre ». Et si on en jugeait par le vacarme du moteur, tonnerre était bien le mot qui convenait. Entassés dans ce véhicule brimballant, Gillain, son épouse, ses quatre enfants (le plus jeune ballottant dans un hamac), Morris et Franquin ont traversé de part en part le nord du continent américain. Ils sont tombés en panne dans le désert de l'Arizona et y seraient peut-être encore sans des Peaux-Rouges bienveillants qui, passant par là, ont donné aux Visages-Pâles le coup de main (et le coup d'eau) nécessaire pour remettre la voiture en marche.

C'est Gillain qui a guidé les premiers pas de Will (Tif et Tondou). Sans pitié, il lui faisait recommencer et recommencer vingt, quarante fois le même dessin, sans prendre garde aux supplications du pauvre garçon (Will avait quinze ans à l'époque) qui aurait tant voulu aller dormir... Franquin aussi a été un moment l'élève de Gillain, et c'est chez lui qu'il a appris l'art du découpage et de la mise en page d'un récit dessiné.

Tous les dessinateurs du journal, à un moment ou à un autre, ont pris conseil chez Joseph Gillain, et tous le considèrent comme un maître. Et d'ailleurs... Examinez le dessin de Jerry Spring, et vous comprendrez pourquoi !





POUR PRÉPARER TIMOUR, SIRIUS (À GAUCHE, EN MARIN) SE MET TRÈS SÉRIEUSEMENT DANS LA PEAU DU PERSONNAGE.

Interrogé sur les événements marquants de sa vie, Sirius a montré un visage consterné. Depuis qu'il fait Timour, son appareil à reculer le temps est réglé seulement sur les longues distances et ne restitue de son passé que des miettes éparées.

Il est né (en Belgique). Il a fait ses dents (en Espagne). Il a eu la rougeole (en France). Il a été à l'école (à Tarbes). Il n'a jamais su calculer exactement en combien de temps un robinet remplissait un mètre cube de trois perpendiculaires sur six hémisphères, mais il a quand même réussi, tout en chassant des vipères dans les galets roses de l'Adour, à commettre son baccalauréat.

Revenu au pays de ses pères, il prend le Droit de travers, et, renonçant à défendre les intérêts de la veuve et le capital de l'orphelin, il se décide pour le journalisme. Parié ?

écrit ? Non, dessiné. Car en repeignant la table de la cuisine, il a d'un coup la révélation de l'art. Méthodique, il commence par le dessin et compte bien, d'ici une cinquantaine d'années, aller plus loin.

Ses passe-temps favoris : l'alpinisme (qu'il a abandonné à cause de la loi sur la chute des corps) ; les bateaux à voiles (son yacht fait le désespoir de ses amis, qu'il invite sournoisement pour leur faire gratter la coque et repeindre le pont) ; et surtout les dessins. « S'ils n'amusent qu'un seul homme, dit-il, je serai celui-là. »

Et puis, il trouve que c'est instructif. Avant chaque épisode de Timour, il dévore des masses considérables de volumes. Et il devient calé... mais calé !... Son prof d'histoire ne le reconnaîtrait plus !

# Minuit au pied de la falaise

C'est à Barcelone que j'étais monté à bord du bateau de mon ami Georges, l'un des trois Fontaine et probablement le meilleur. Le bateau est un solide cotre de douze mètres, dont le cockpit étanche peut embarquer allégrement trois ou quatre tonnes d'eau lorsque les vagues déferlent sur son pont. Ce qui lui arrive souvent, car il gîte terriblement à la brise.

Quant à Georges, c'est un parfait compagnon. Ses larges épaules donnent l'impression que c'est lui qui va faire tout le travail pénible et qu'on n'aura vraiment qu'à se laisser vivre. Impression qui se dissipe comme un brouillard au soleil de l'expérience. Ce que Georges préfère, dans la navigation, c'est la lecture des cartes. Quand je suis à bord, ce sont mes épaules à moi qu'il vante en termes nobles. Et m'assurant de sa confiance totale, il va passer le plus clair de son temps devant la table des cartes, au bas de l'échelle de descente, juste en dessous de l'armoire à liqueurs, si vous voyez ce que je veux dire.

Bref, ce jour-là, qui était la veille de Noël, nous avions laissé derrière nous le cap de la Nao, dernière tentative de l'Espagne pour rejoindre les Baléares, la Sardaigne et l'Italie, et se refermer ainsi sur une petite mer tout à fait intime. Après le cap, la côte oblique vers l'Ouest, presque parallèle à la côte d'Afrique formant un couloir qui s'étrangle à Gibraltar.

Après l'enchantement des plaines verdoyantes de la huerta de Valence, où la récolte des oranges battait son plein, la côte était redevenue âpre et sauvage. L'une après l'autre, des chaînes de montagnes perpendiculaires au littoral viennent mourir dans la mer en falaises abruptes, laissant entre elles d'innombrables petites baies.

Après une minutieuse étude des cartes qui lui avait pris une bonne partie de l'après-midi, Georges passa la tête par le panneau du roof.

— On dormira ce soir à Alicante, annonça-t-il.

Dormir à l'hôtel ? Dans un lit immobile ? Avec des draps secs ? Une grosse bouffée de gratitude me serra la gorge.

— Oh ! Georges, quelle merveille !

— Nous arriverons pour la messe de minuit. Ce sera magnifique.

Mais Nadal, notre matelot, raidit l'écoute de foc et hocha la tête. De son long monologue, mi-catalan, mi-français, il ressortit clair comme le jour que le vent tournait au sud-est, avec une fâcheuse tendance à forcir. Vent debout et mauvais temps. Nous pourrions avoir des ennuis, et Georges, le front soucieux, replongea dans la pénombre de la cabine.

Nadal avait eu le nez creux. La nuit vint très vite et avec elle de gros nuages noirs masquant les étoiles, et un vent furieux. Les embruns jaillissaient jusqu'à mi-mât et je désirais ar-

demment aller lire les cartes avec Georges. Mais je n'avais pas son fatalisme tranquille, et le séjour dans la cabine me parut terrifiant. Epouvantables craquements du mât dans l'emplanture, ronflements diaboliques du vent transmis aux membrures par les haubans, et le choc incessant des paquets de mer sur l'avant, comme si un géant irrité donnait toutes les vingt secondes un grand coup de hache sur l'étrave. Décidément, non, j'aimais encore mieux la nuit froide et son tumulte confus.

La mer était devenue si mauvaise qu'il fallut nous laisser dériver. Et sous notre dérive, c'était la côte. Quelques feux clignotaient, très loin, au ras des vagues, qui les cachaient souvent.

Une brusque déchirure des nuages nous plaça au centre d'un hauban dantesque. Une anse s'ouvrait devant nous, où plongeait les murailles blanches de la montagne.

L'ancre jetée à l'eau (et il fallut filer plusieurs longueurs de câble supplémentaires), le bateau fit tête au vent. Anxieusement, Georges et moi, nous primes des repères. Si l'ancre lâchait, le bateau irait se disloquer au pied des terribles murailles où la mer tonnait dans un fracas de fin du monde.

Sous la lune, la Punta de Caballo dressait sa falaise d'ombre. Au-dessus, surplombant le gouffre vertigineux, une blanche tour de guet, vestige des Sarrasins.

Du temps passa. L'ancre tint bon. Et tout à coup, le vent tomba. Il y eut encore quelques rafales, puis plus rien qu'une faible brise. Le tonnerre du ressac s'affaiblit. D'autres bruits émergèrent, le grincement d'une poulie, le chaquement d'une drisse contre le mât.

Soudain, Georges me prit le bras. Des lumières suivaient un invisible sentier au pied de la falaise, dans un repli d'ombre du mur géant. D'autres lumières encore, étrangement colorées, comme par des vitraux. Les tintements allégres d'une cloche s'éparpillaient sur l'eau. Georges se crocha d'une main aux haubans et, se dressant sur le pont, il ôta son suroît. Là, tout près et cependant si loin, la messe de minuit commençait.

Je puis vous assurer que nous n'oublierons jamais ce Noël-là.

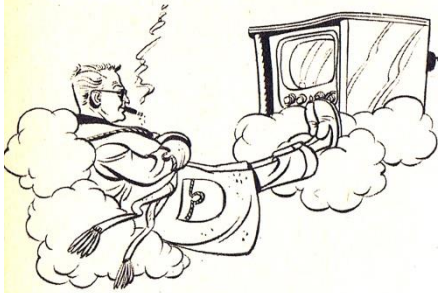
SIRIUS.

— 29 —





# Eddy PAAPE, «dessinateur sédentaire»



**EDDY PAAPE TEL QU'IL SE VOIT, SE LIVRANT A SES PASSE-TEMPS FAVORIS.**

avion comme Vic Hubinon, je ne sillonne pas les pampas comme Jijé... Je passe mon temps entre mes enfants et ma table à dessin. Mes enfants, les voici. Les deux «grands» en premier lieu (en bas de la 1<sup>re</sup> colonne).

Quant à Chantal, la cadette, voici sa physionomie :



Le plus jeune, avec son bonnet alpin, c'est René, 7 ans. Un bagarreur. Il est couvert de cicatrices. Il espère devenir louveteau... Si on veut bien de lui ! Quant à André, le plus grand (9 ans), c'est un rêveur dégingandé. Ce qu'il préfère dans SPIROU, ce n'est pas mon travail : c'est « La Patrouille des Castors », de MiTacq.

Eddy Paape, né le 3 juillet 1920, (« Hé oui ! dit-il, on prend de la bouteille !... »), est appelé « Le Sédentaire » par ses amis dessinateurs. Il n'a fait que peu de voyages, et ses vacances, il les passe chez lui plutôt que de courir l'aventure.

Voici comment il se décrit :

« Poids : 70 kilos. Taille : 1 m. 65. Signes particuliers : lunettes, calvitie naissante du côté droit du front (ce n'est pas vrai, NDLR), trois enfants et un récepteur de TV. »

Il est le dessinateur du « Coin des Dégourdis » que vous résoudrez ci-contre, l'auteur du documentaire « Ici est né le Christ » que vous avez vu aux pages 28 et 29, le dessinateur des Aventures de Jean Valhardi, que se rappellent tous les anciens de Spirou, et d'ici quelque temps, vous pourrez lire une nouvelle série dessinée par lui.

Une aventure policière dont nous ne vous disons que ça. Voici le texte qu'il a rédigé exprès pour vous :

Moi, je suis un sédentaire. Je ne cours pas l'aventure sur un cotre comme Sirius, je ne monte pas en



**Noël 1955**

**1**  
AVR... DEUX ÉTOILES DIFFÉRENTES DES AUTRES, EN QUOI... ET QUELLES SONT-ELLES ?

**2**  
R? QUEL EST CET EMBROUILLAMINI ? CE SONT LES SILHOUETTES SUPERPOSÉES DES PAYS QUE NOUS DEVONS TRAVERSER POUR ARRIVER EN PALESTINE.

**3**  
POURRA-T-ON IDENTIFIER CES PAYS ?

OH... REGARDE!... VOICI LES BERGERS. ILS VONT AUSSI ADORER JÉSUS... QUEL SPLENDIDE TROUPEAU...  
OH, NOUS AVONS MOINS DE 100 MOUTONS... EN LES COMPTANT PAR 2,5 OU 5 IL EN RESTE TOUJOURS 1 DE TROP.  
OUI, MAIS EN LES COMPTANT PAR 7 LA DIVISION TOMBE JUSTE!  
COMBIEN Y A-T-IL DE MOUTONS DANS CE TROUPEAU ?...



# e», ne fera plus de crèche pour les scouts...

Sa devise, c'est « Da, da, da, da ». C'est d'ailleurs tout ce qu'elle sait dire... André et René sont fous de leur sœur et elle les fait déjà obéir au doigt et à l'œil.

L'an dernier, André, louveteau, est venu me trouver dans mon cabinet de travail. « Papa... », a-t-il commencé, hésitant. Il était tout intimidé. Je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il s'est troublé, et il a fini par avouer qu'il avait une faveur à me demander. La meute organisait une petite fête pour Noël, et il au-

rait voulu que je réalise pour les scouts une crèche. « Tu sais, papa, tu dessinerais les personnages et tout, comme tu le fais dans SPIROU... »

Je dois bien le confesser, ça ne m'enchantait guère : j'avais justement un travail monstre à terminer d'urgence, et du boulot supplémentaire ne me souriait qu'à moitié. Mais André, enhardi, insista tant et si bien que j'ai dû finir par me laisser faire. Avec des brindilles de sapin, du contreplaqué et des bouts de carton peints, j'ai réalisé



**EDDY PAAPE  
TEL QU'IL EST.**

une crèche dont, ma foi, j'étais assez fier. La voici :



Le 24 décembre, j'ai porté moi-même mon œuvre au local de la meute. Que daible ! C'était un travail fragile, délicat... Je ne pouvais laisser transporter ça par les mains inexpertes de mon fils, au risque d'abîmer une si jolie chose...

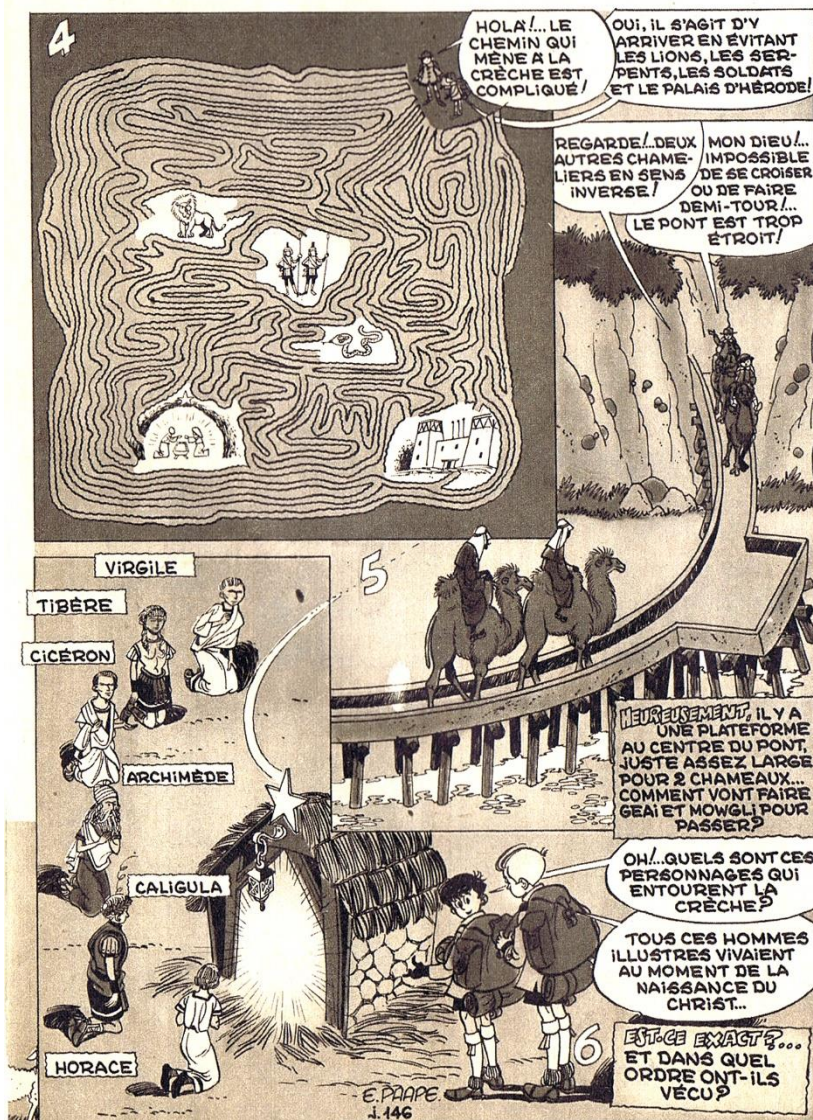
En arrivant au local, je m'attendais à des exclamations admiratives. Seulement, la première chose que j'ai vue en entrant, c'est une crèche, deux fois plus grande et quatre fois plus belle que la mienne, qui trônait sur une table. Six jeunes scouts avaient joint leurs efforts pour la réaliser...

Oh ! Les scouts ont été très polis. Ils m'ont félicité, m'ont dit que ma crèche était peut-être un peu plus petite que la leur, mais que la qualité du travail, etc., etc., etc... Mais croyez-moi : je n'étais pas fier en remportant chez moi la petite crèche qui m'avait coûté tant de travail !

On ne m'y reprendra plus, à me mesurer avec de plus jeunes que moi... Du moins, sur le terrain des crèches de Noël !

**Eddy PAAPE.**

— 33 —







VIC HUBINON

Vic Hubinon, le dessinateur de cette biographie de Mermoz que vous avez sous les yeux et le dessinateur également des aventures de Buck Danny (pages 6 et 7), est né le 26 avril 1924. C'est au début de la guerre qu'il a senti grandir en lui la passion du dessin. Il s'est mis à travailler ferme et est allé d'éditeur en éditeur, cherchant à faire publier des caricatures qui, selon lui, allaient révolutionner la presse mondiale...

Les éditeurs l'ont reçu très froidement, ont regardé ses œuvres et lui ont conseillé de s'adonner à la pêche au thon, à la vente de porte à porte d'aspirateurs électriques ou au balayage des rues. « Vous n'avez, lui dirent-ils, aucun avenir dans ce métier, croyez-moi... »

Vic Hubinon, têtue, a persévéré. Il est tout de même parvenu à faire accepter à « Spirou » une histoire que bien peu de lecteurs se rappellent aujourd'hui : « La Fin du Bismarck ». Puis Buck Danny a commencé sa carrière aventureuse dans « Les Japs attaquent »... et continue encore aujourd'hui à passionner tous les jeunes.

Hubinon a voulu faire carrière dans la marine britannique. Il a été accepté d'emblée. « Mais, dit-il, je n'ai jamais vu un bateau à moins de trois cents mètres... Je suis resté au camp de la Marine trois mois, après quoi mes supérieurs se sont aperçus de mon inaptitude physique pour la rude vie du marin... Dommage ! L'uniforme m'allait si bien ! »

Dans son petit avion de tourisme, Vic Hubinon a voyagé jusqu'en Allemagne, en Hollande, en Ecosse... Son voyage de noces, c'est en pilotant qu'il l'a fait. Parti du Nord de la France, il voulait arriver à Annecy. Après vingt heures de vol et trois mille kilomètres, il s'est aperçu que ce serait impossible. Sa femme et lui ont dû renoncer à voir la Savoie.

Il a obtenu son brevet de pilote professionnel en même temps que Jean-Michel Charlier. Jean-Michel Charlier est le scénariste des histoires de Buck Danny et l'auteur de la biographie de Mermoz.

Pendant plusieurs années, Jean-Michel Charlier et Vic Hubinon ont travaillé ensemble au dessin de Buck Danny. Hubinon dessinait les personnages, et Charlier s'occupait des machines : avions, bateaux... Outre le scénario, bien entendu.

L'idée d'une histoire nouvelle germe dans le cerveau de Charlier. Il la développe en quelques lignes, puis discute le coup avec Hubinon. Ils établissent ensemble les décors, les modèles d'avion, de bateau, qu'ils vont utiliser... Puis Charlier se remet au travail, fait le découpage (c'est-à-dire qu'il arrange le scénario page par page), et Hubinon se met à dessiner. C'est ainsi que pour



L'AVIATION

le moment Charlier met la dernière main au prochain scénario, une histoire encore plus passionnante que toutes celles qu'il ait déjà imaginées : « Buck Danny contre Lady X ». Vous nous en direz des nouvelles !

Mais passons à sa biographie : Il est né le 30 octobre 1924 et, comme Morris, a fait ses études de Droit. Sorti de l'Université, avec le grade de Docteur, il se sentit un attrait subit pour l'aviation. Malheureusement, un avion coûte cher... Aussi a-t-il choisi de dessiner des avions plutôt que de les piloter. Mais une fois en



J.-M. CHARLIER

possession de son brevet, il a malgré tout fait le métier de pilote de ligne. Hélas ! le temps des pionniers, le temps des Mermoz est passé. La vie d'un pilote de ligne, à l'heure actuelle, ressemble trop à celle d'un conducteur d'autobus : se lever tous les jours à la même heure, tenir le manche à balai durant les heures réglementaires, ne jamais voir des pays étrangers que l'aérodrome... Lassé, il a tout lâché pour se consacrer exclusivement aux scénarios. Des anecdotes sur l'aviation ? En voici une, qui se passe justement à Noël :

## Noël sans neige

C'était un Noël sans neige. Il gelait, oui, mais il faisait gris, terne, et le sol et le ciel étaient d'une même teinte morne. J'étais là, frissonnant sur le terrain, maudissant ma vantardise...

Oui. La veille, à une soirée, une demoiselle s'était plainte de ce Noël manquant de « couleur locale ». Elle soupirait :

— Quel malheur qu'il n'y ait pas de neige !

Alors, moi, toujours galant, j'avais lancé :

— Peuh ! Vous savez, moi, si je veux voir de la neige, je n'ai que quelques centaines de mètres à faire...

— Vraiment ? s'était exclamée la jeune personne. Et... comment faites-vous ?

J'avais expliqué :

— Quelques centaines de mètres, oui. Mais dans le sens vertical !... Il suffit de passer le plafond des nuages. Une fois là-haut, vous avez le soleil qui réverbère sur un tapis d'ouate plus blanc que la neige la plus blanche... Une vraie féerie !

Si je m'étais tenu coi la veille, je n'aurais pas été là à frissonner, attendant la demoiselle. Car, bien entendu, la demoiselle avait insisté pour aller voir la « neige » :

— Oui, Monsieur Charlier, ça me ferait tellement plaisir... Je suis certaine que vous ne me refuserez pas ce plaisir...

Et maintenant, bien entendu, elle était en retard. Alors que chez moi un bon feu m'attendait, et un bon bouquin à lire... Ah ! La voilà enfin ! Pas trop tôt !...

J'aide la passagère à monter dans la machine, je grimpe moi-même à bord, je mets le moteur en marche...

C'est au moment où l'avion allait décoller que j'ai entendu le « paf » redouté : un pneu crevé !

En voiture, un pneu crevé, c'est déjà

un drame. Mais dans un avion, c'est un désastre. L'appareil vacilla un rien, puis s'éleva dans les airs... Allons, bon. Jusqu'ici, tout était sauf. Mais... qu'est-ce qui m'attendait à l'atterrissage ?

Vous vous rendez facilement compte qu'un avion qui atterrit sur une seule roue, ça peut faire du vilain. C'est le « cheval de bois », l'hélice qui labour le terrain, le moteur qui prend feu... Bref, vous voyez le genre.

Discrètement, pour ne pas semer la panique dans le cœur de ma passagère, je préviens le sol : la tour de contrôle, le service d'incendie, les ambulanciers... Et je tourne en rond quelques minutes. C'est long, quelques minutes, quand on sait qu'à l'atterrissage on va certainement se casser la figure...

Quand je juge le grand moment arrivé, je fais signe à la passagère de se tenir ferme, et je descends vers la piste...

Là, on ne peut vraiment pas dire que j'étais à mon aise. Et tandis que des visions d'hôpital et d'ambulance me passaient devant les yeux, j'ai manœuvré mon palonnier et mon manche à balai avec toute la délicatesse dont j'étais capable...

C'est avec une certaine brutalité que l'avion s'est posé sur le sol. Il a rebondi, s'est posé à nouveau, a traîné sur la piste quelques dizaines de mètres, en pivotant sur sa mauvaise roue.

Et c'est quand nous sommes allés prendre un verre au bar (« Un grand verre pour moi, garçon ! ») que ma passagère, un peu déçue, m'a dit :

— Je comprends très bien que vous n'ayez pu monter très haut, par un temps pareil... Mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi on n'a pas encore trouvé un système permettant aux avions d'atterrir en ligne droite...

Elle ne s'était rendu compte de rien !

J.-M. C.



